

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

AVRIL 1906

25^e ANNÉE. — N° 193

26, Rue Drouot (IX^e)



Précieux Souvenir

Aquarelle de M. BRISGAND

Abonnement (France) 36 francs
d'un an (Étranger (Union postale)) . 42 —

PREX } 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Ayuntamiento de Madrid

Grands Magasins de Nouveautés de

PYGMALION

G. URION, Fils, PETIT & C^{ie}

PARIS - 9, Boulevard de Sébastopol, 9 - PARIS

Dimanche 1^{er} Avril **LUNDI 2 AVRIL** et toute la Semaine

MAGNIFIQUE et SENSATIONNELLE EXPOSITION ANNUELLE de

SOIERIES

CANTS, DENTELLES, FLEURS, RUBANS, OMBRELLES, etc.

Demander le CATALOGUE-SURPRISE artistique



CRÉDITS de l'AFFICHE de l'EXPOSITION de SOIERIES.

UNE EXPOSITION BIEN PARISIENNE

« *Pygmalion follement épris de Galathée, la merveilleuse statue qu'il vient d'achever, entoure d'étoffes de soie le marbre que, sur son ardente prière Vénus consent à animer* » : tel est le sujet de l'affiche éditée par les Grands Magasins de Pygmalion à l'occasion de leur exposition de Soieries du **LUNDI 2 AVRIL** et qui couvre en ce moment les murs de la Capitale et fait l'admiration des collectionneurs. Combien est originale et logique en même temps l'idée que l'artiste prête au sculpteur de la Mythologie : dans un geste de délicate pudeur, Pygmalion voile les charmes de la statue qui commence à s'animer de splendides étoffes de soie, tant ce merveilleux tissu semble tout désigné pour embellir les attraits et la grâce naturels de la femme, lourd et somptueux autrefois, souple et ondoyant pour les élégantes Parisiennes, nos modernes Galathées. Le parti qu'a su tirer de la fable mythologique Mislé, le peintre qui sait si bien rendre la beauté attirante et captivante de la Parisienne fait le plus grand honneur au talent de ce jeune artiste : le catalogue spécial dont les illustrations sont dues à sa collaboration avec Popineau et dont le tirage a été confié à la Maison d'édition d'art Goupil et C^{ie}, est le digne complément de cette splendide affiche.

C'est qu'aussi les Directeurs des Magasins de Pygmalion qui furent les premiers à apporter une note de fantaisie artistique, et parfois amusante, dans leurs affiches comme dans leurs catalogues, ne négligent rien pour assurer le succès de cette importante

exposition : après plusieurs années de labeur acharné et de persévérance jamais lassée, ils peuvent maintenant à juste titre être fiers et flattés de l'accueil empressé que fait le public parisien à cette grande manifestation commerciale : c'est la plus belle récompense des efforts incessants qu'ils s'imposent pour donner toute satisfaction à leurs élégantes visiteuses.

Il semble tous les ans qu'il soit impossible de faire mieux, et pourtant se devant à la réputation universelle qu'ils se sont acquise pour leurs tissus de soieries, les Directeurs des Grands Magasins de Pygmalion mettent une sorte de coquetterie à étonner chaque année davantage leur nombreuse clientèle : L'Exposition du **LUNDI 2 AVRIL** prochain en sera la plus éclatante démonstration tant au point de vue de l'importance de l'emplacement qui lui sera réservé que de la variété et de la richesse incomparables des tissus mis en vente.

Trouvant trop peu vaste pour cette occasion le hall pourtant immense de l'Eden, ils ont cette année affecté une galerie spéciale lui faisant suite aux tissus de soie en grande largeur, collection unique au monde et comprenant plus de mille pièces de soieries noires et couleurs, unies et façonnées, ainsi qu'à une merveilleuse affaire de soieries pour ameublement, lampas, damas, velours de Gènes, peluches, etc., que dans le désir d'être agréables à leur clientèle, ils ont réservée pour cette exposition sensationnelle.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
193

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^o, Rue Scribe, 4

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

AVRIL
1906

Les Chroniques du Mois

Le *Figaro Illustré* a le très grand honneur de publier dans son numéro de Pâques, une aquarelle exécutée pour lui, par S. M. la Reine Amélie, d'après un triptyque appartenant aux collections royales; c'est une simple figure, mais une figure interprétée en son véritable caractère, avec la noble allure de son dessin, et le charme harmonieux de sa couleur. Nous ne saurions trop exprimer de gratitude à la Souveraine, si grandement artiste, du concours qu'avec tant de bonne grâce, elle veut bien prêter à notre vieille publication.

Ce sont également des remerciements que nous devons à S. A. R. le prince Eugen de Suède, qui nous a si aimablement facilité le moyen de reproduire sa belle œuvre, *l'Eau limpide*, une page de nature d'une si douce sensation de mélancolie, et d'une vision si juste du pittoresque révélé.

Puisque, pour une fois encore, le *Figaro Illustré*



S. M. LA REINE AMÉLIE

D'après un portrait récent de M. VICTOR CORCOS

avait la rare faveur de compter S. M. la Reine Amélie, au nombre de ses collaborateurs, nous avons saisi l'occasion de reproduire ici un récent portrait que fit d'elle, l'excellent peintre Victor Corcos; et une faveur, non moins agréable, nous permet de donner en même temps le beau portrait que fit le peintre Laszlo, lors du dernier séjour à Paris de S. M. Dom Carlos I^{er}.

Il fallait encadrer ces pages d'art, d'œuvres spécialement classées; les noms d'Abel Faivre, de Nicolet, de Paul Destez, du sculpteur philosophe allemand Arnold Rechberg, et l'autographe inédit du grand compositeur norvégien Sinding disent assez que le *Figaro Illustré* y a réussi. L'intérêt d'ailleurs qu'il accorde à l'art, partout où il crée, répond absolument au désir de ses lecteurs, qui comptent à l'étranger tant de personnalités illustres.

LES OMBRES SUR LE MUR

FRIVOLITÉ

En montant sur l'impériale de Madeleine-Bastille, j'aperçus, à l'extrémité du banc, sur lequel j'allais m'installer, M. Dubois, ex-président du Conseil.

Cet homme d'Etat portait un chapeau de paille et, les pouces aux entourures, les deux pieds posés sur la tringle supérieure de la balustrade, il causait familièrement avec le cocher, en fumant une cigarette.

— Admirable puissance des idées démocratiques! pensai-je... Puis je m'assis au côté de notre ex-premier

ministre et, indiscret par profession, prêtai l'oreille à la conversation.

— Quel beau temps! disait M. Dubois. Après un court silence, il ajouta:

— Le moyen, par un temps pareil, de conserver son portefeuille! Jadis, quand j'étais écolier, les premiers jours du printemps me trouvaient rebelle à l'étude. Je lui préférerais la promenade.

— Oui, dit le cocher, c'est ce qu'on appelle « sécher la boîte ». Je la séchai tout un mois, durant mon année de rhétorique. J'étais alors amoureux...

— Tenez! — reprit M. Dubois, cueillant aux

branches qui frôlaient son chapeau un jeune bourgeois — la sève monte: elle est tiède et poissée. Ce premier soleil me dilate. Il dissipe toute mélancolie, toute appréhension. Les terrasses des cafés regorgent de consommateurs. On dresse des statues aux poètes. Paris redevient optimiste: c'est la détente universelle. La conférence d'Algésiras se termine pour le mieux, comme une comédie d'Alfred Capus!

Ici le cocher s'agita sur son siège, avec impatience. Il s'écria:

— Je n'aime pas votre Capus! C'est un homme sans conviction. Il faut avoir des convictions. Moi, j'en ai. Lucien Descaves en avait. Maurice Donnay orienta naguère



M. POINCARÉ
Finances



M. CLÉMENCEAU
Intérieur



M. SARRIEN
Président du Conseil
Justice



M. BRIAND
Instruction publique



M. BOURGEOIS
Affaires étrangères



M. LEYGUES
Colonies



M. THOMSON
Marine



M. G. DOUMERGUE
Commerce et Industrie



M. ETIENNE
Guerre



M. RAUH
Agriculture



M. BARTHOU
Travaux publics

LE NOUVEAU MINISTÈRE

son esprit vers un débilisant scepticisme. Ce Capus achève de le pervertir. Descaves aujourd'hui rit de tout. Signe des temps, Monsieur !

— Je vous l'accorde, répondit mon voisin sans s'émouvoir. Le ton de notre époque est de ne rien prendre au sérieux. Tout doctrinaire est considéré comme un fâcheux. Les présidents de République changent, les Ministères tombent sans que ces événements inquiètent beaucoup le train-train de la vie sociale. On loue, à cette occasion, le calme du public. On constaterait avec plus de raison et d'esprit critique son indifférence. La notion de fatalité, qui impressionna si profondément la génération de 1870, n'affecte plus les cerveaux d'aujourd'hui. Et cependant jamais un plus grand nombre de problèmes, ni de plus graves ne s'imposèrent à la conscience d'une nation. Des conflits latents, intérieurs comme extérieurs, demandent une solution. Ils légitimeraient par leur urgence les plus fortes appréhensions. Et vous remarquerez au contraire que chaque jour développe davantage chez nos contemporains l'amour du luxe et des plaisirs, le goût de la frivolité. Leur raffinement cérébral est extrême. Il les conduit au cynisme. L'art prend une place de plus en plus grande dans nos préoccupations. C'est une sorte de religion : ne souhaiterait-on pas qu'il tint lieu de morale ? De plus en plus il pénètre la vie ; il s'y dégrade et la corrompt, si bien qu'il faut se demander souvent si le théâtre actuel s'inspire fidèlement de la vie ou si c'est elle qui le copie... Je ne puis m'empêcher de comparer cet état de choses à celui qui dut régner dans les dernières années du dix-huitième siècle, quand la Révolution et la guerre étrangère vinrent chercher des victimes et des héros parmi les jeux, au sein des galantes réunions...

— Et moi, — interrompit l'automédon de Madeleine-Bastille, qui se montrait décidément homme positif — je me demande s'il ne serait pas salutaire à mon pays qu'une crise sanglante vint remettre à leur place toutes les notions dont s'embrouillent ses raisonnements. Car enfin, Monsieur, vous ne niez pas que quand on touche au fond même des instincts et des sentiments traditionnels qui forment, après tout, l'âme d'une race, il n'est indifférence ni scepticisme qui tiennent. Voyez plutôt ce qui s'est passé au moment des inventaires. Il existe encore, il existera toujours des questions de vie ou de mort...

— Elles existent, répliqua M. Dubois en philosophant assez bien, mais on les écarte. Rappelez-vous qu'aux époques des plus illustres décadences, quand allaient crouler les plus formidables empires, le peuple comme les princes-paux de la nation, désertant le Forum, couraient au tréteau des bistrions, se pressaient pour applaudir quelque danseuse inédite ou quelque gladiateur en renom...

— Heureusement, dit encore l'homme au chapeau de cuir, que la nature, de temps en temps, se charge, avec un bon petit cataclysme, de nous rappeler qu'elle est là : un

incendie, une inondation, un coup de grisou. La mort de douze cents mineurs à Courrières...

— Bah ! sourit l'ancien ministre, la mort elle-même n'est en effet redoutable que pour les pauvres gens. Elle a pour eux toute sa laideur, mais la culture sait l'embellir et la frivolité peut la vaincre. C'est là son triomphe. Et, puisque vous avez de l'érudition, je vous rappellerai de quelle décence exquise certaines victimes de la Terreur réussirent à parer leurs derniers moments. L'esprit, qui peut tout déformer, tira gloire souvent de se mesurer à ce que la nature a de plus atroce : s'il garde jusqu'au bout l'avantage, il le faut admirer... D'anciens décadents, un Pétrole par exemple, firent de la mort un objet charmant. Ils allaient au devant d'elle, dans un banquet, parmi les fleurs et les musiques...

L'omnibus avait stoppé au coin de la Madeleine. Les deux interlocuteurs se séparèrent. Et, tandis que le cocher faisait évoluer ses chevaux, l'homme d'Etat s'arrêta un instant sur la place où de brillants attelages passaient, emportant vers les Champs-Élysées des femmes rêveuses et parées. Je le vis s'approcher d'une pauvre fleuriste, choisir un bouquet de violettes et, le portant à son visage, en respirer longuement le parfum.

JACQUES COPEAU

Les Théâtres

ODEON : GLATIGNY, drame en cinq actes et six tableaux, en vers, de CATULLE MENDÈS

C'est, dans un hameau paisible de Normandie, au seuil d'un bois, au pied d'une colline, un grand diable d'enfant doux et bon, ardent, passionné, fantasque, un peu fou, qui voit des dryades dans toutes les filles déchevelées de la forêt, dans toute Jeanneton traversant le ruisseau, une Aphrodite-fleurie-des-Mers ; c'est le fils du gendarme qui déjà rêve du grand chemin, le jeune paysan qui, féru des vers de Banville, regarde dans les airs les coquecigrues éblouissantes galoper sur les chemins sidéraux ; c'est Glatigny dans son pays natal. Une troupe de comédiens traverse un beau jour le village. Gens admirables qui emportent partout où ils vont leur même ciel de toile trouée et leurs étoiles de papier d'or ! Et le voilà fou tout à fait, le grand enfant avide et frêle, si fou qu'un clair matin d'avril, un dimanche argenté par les cloches et les aubépines, oubliant tout, le gîte pour l'astre, Emma, l'amante-sœur aînée, — charité doucement maternelle, pitié qui sait, comprend, prévoit, — pour Cypris, non, pour Lizane, la jeune première, non, pour la Chair transfigurée en Poésie ; épris d'un rayon, captif d'un

parfum, chantant pêle-mêle la Bohème, la Beauté, le Génie, la Gloire, ivre surtout sans le savoir de voir briller comme un humide rayon de lune aux dents blanches du rire de Lizane, il suit les comédiens errants.

Paris. Les besognes ? Jamais. Il sera le chien sans collier. Des aumônes ? Pas davantage. Et lorsqu'une Princesse lui offre de garder le carnet enrichi de pierreries et des vers qu'il y vient d'écrire, le poète ne lui demande que la rose de ses cheveux et le bref consentement d'un regard. L'existence la plus magnifique à ses yeux, c'est celle de la « Sainte Bohème ».

A la Brasserie, son quartier général, rauque de vacarme, opaque d'absinthe et de fumée, Monsieur Courbet fait tressauter de coups de poing forcenés les chopes, les tables, les escabeaux et les nouveaux venus, hurle le credo naturaliste et se tait quelquefois cependant, quand la jeune poésie répond avec une voix mélodieuse, et méditant des contes épiques, murmure d'exquises paraboles. Ici, hébété, cadavérique, hideux, courbé sur la table isolée, le mangeur de haschisch, idéaliste à sa manière, voit Golconde dans une goutte d'eau et dans une tache d'encre l'infini des mers violettes ; là, dans un Olympe de ratés alcooliques, tonne le Zeus des imbéciles, des sans bonté, des sans génie, l'Envie tournée en rage, l'Impuissance tournée en haine, Jean Morvieux. Et parmi tous ceux-là, l'ingénu poète est absent. Vivant comme eux au jour le jour, il demeure vêtu de probité candide. Nulle amertume n'est en lui, bien qu'il soit très malheureux, depuis que Lizane est partie. Cigalon, la petite cigale, qui pense à lui, l'aimerait, toute, s'il voulait... Il exulte, Lizane est là. Il est heureux, jusqu'à demain.

C'est l'heure du spectacle dans le café-concert, où danse Lizane, « l'Incomparable Gommeuse », où Glatigny « l'Incomparable Improvisateur », jongle avec les rimes dorées. — Lizane est maussade ce soir, Lizane a besoin d'argent. Le poète n'a plus qu'une rose fanée... Lizane danse, Lizane rit, Lizane est belle... Le pauvre hère renvoie à la princesse qui la lui donna, la fleur de fierté qu'il voulait conserver toujours et qu'il échange enfin contre le bijou jadis refusé ; et lorsqu'il a tout sacrifié, qu'il a, du moins il le croit, reconquis une chair de femme en sacrifiant la fleur d'un rêve, c'est à son tour de paraître en scène : « Il n'est bonheur que d'être ament ! » déclame-t-il. Il chante, et le doute renaît, il chante et l'angoisse s'accroît ; Lizane, à côté, n'est pas seule ; il chante toujours la joie, et l'angoisse le dévore ; il chante, crispé, concentré, surhumain, jusqu'à ce que, percé par le cri de Lizane qu'enlève un de ses anciens amants, il éclate, se reprend, et secouant le théâtre d'une voix

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro.)



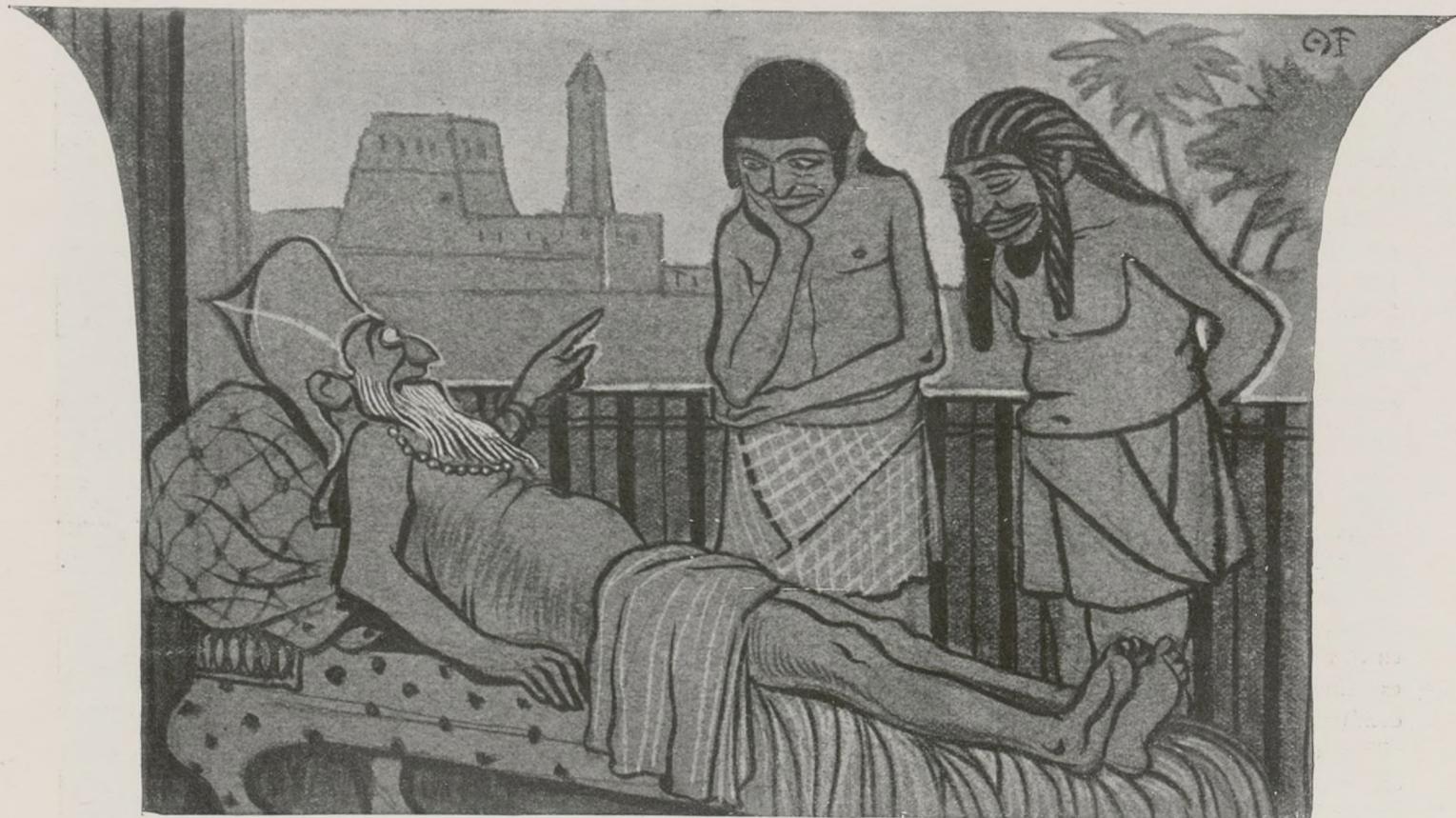
PAGES ANTIQUES

I. — Comment Rhampsinite, roi d'Égypte, maria sa fille.

(1237 avant J.-C.)

AU ROI PROTÉE, succéda, dit-on, Rhampsinite, qui laissa, monument de son règne, les propylées du temple d'Héphaïstos, tournées vers le couchant et précédées de deux statues de vingt-cinq coudées : l'une, face au nord, désignée sous le nom d'*Été*, l'autre face au midi qu'on appelait *Hiver* ;

ses successeurs n'en eût jamais une pareille. Or, voulant la mettre en sûreté, Rhampsinite fit bâtir un caveau de pierre dont une paroi donnait directement en dehors du palais. Le constructeur, perfide, organisa le système suivant : il plaça l'une des pierres de telle sorte que deux hommes, même un seul au besoin pouvait la mouvoir aisément. Lorsque



la première, objet d'un véritable culte, aussi profondément vénérée que l'autre était haïe et méprisée.

La fortune de ce prince était si colossale qu'aucun de ses

le caveau fut fini, le prince y mit ses trésors à l'abri.

A quelque temps de là, l'architecte sur le point de mourir fit venir ses enfants, deux fils, et leur exposa comment, père



prudent, afin que sa progéniture eût une vie large assurée, il s'y-était pris pour bâtir le caveau du trésor royal. Il leur déchiffra clairement, avec force détails, les mesures, la manœuvre de la pierre mobile, ajoutant que s'ils observaient avec soin ses instructions, ils deviendraient par le fait les vrais intendants du royaume.

Après la mort de leur père, ses fils ne tardèrent pas à se mettre à l'ouvrage.

Ils gagnèrent le palais pendant la nuit, découvrirent la pierre en question, la firent facilement basculer, et emportèrent une bonne part des trésors.

Le roi, visitant un jour le caveau, ne fut pas peu surpris de voir que les richesses de ses coffres avaient sensiblement fondu. Qui accuser? Les scellés étaient intacts et le caveau fermé. A la deuxième, à la troisième visite, sa fortune diminuant toujours (les voleurs en effet ne manquaient pas une expédition) Rhampsinite se décida : il fit confectionner des pièges dont on entoura les coffres.

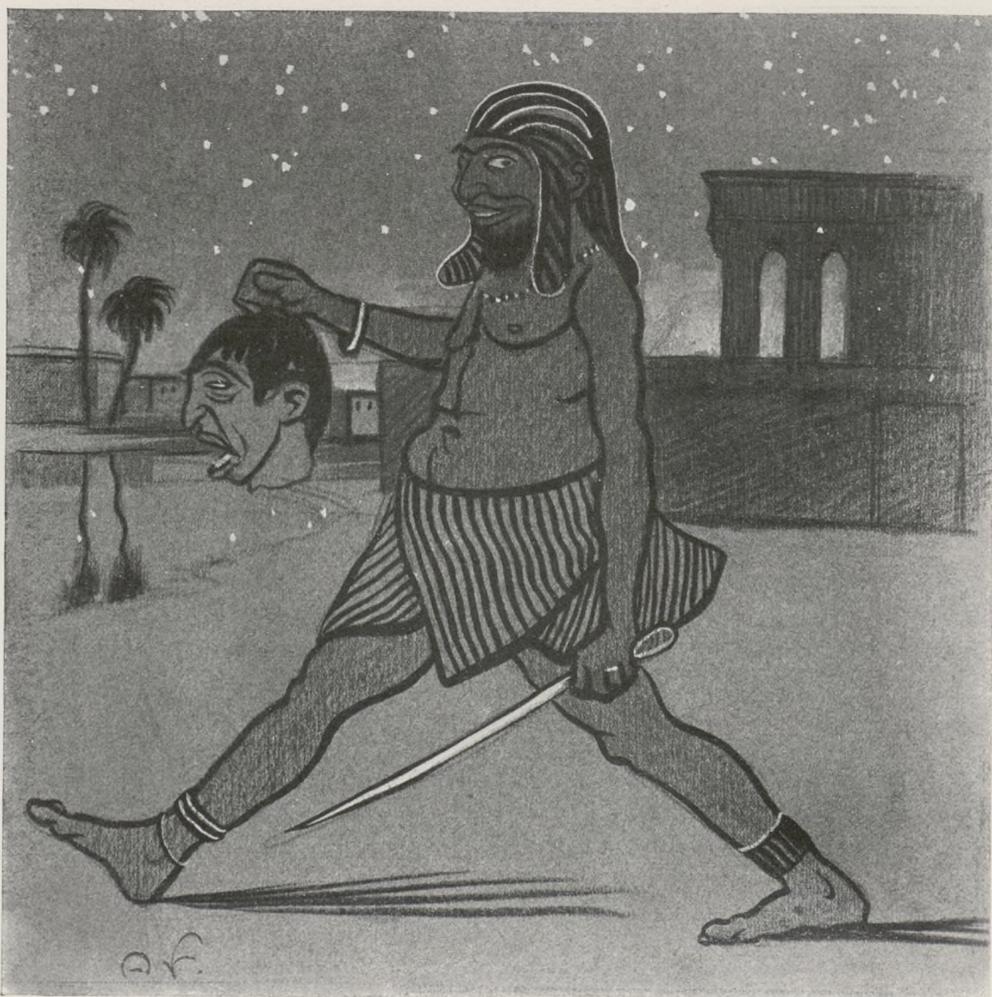
Les voleurs, cette nuit, allaient continuer leur manège. Mais le premier qui entra, s'approchant d'un coffre, fut soudain pris au piège. Com-

prenant sa fâcheuse posture, il appela tout de suite son frère, lui dit la chose, le pressa d'entrer au plus vite et de lui trancher la tête, pour ne pas être reconnu lorsqu'on le trouverait là, et ne pas perdre son complice avec soi. L'autre, estimant qu'il avait raison, suivit le conseil, remit la pierre en place et s'en retourna chez lui avec la tête de son frère.

Le lendemain matin, quelle ne fut pas la stupeur du roi, lorsqu'en entrant dans le caveau, il y vit, pris au piège, le corps sans tête du voleur. Nulle trace d'effraction, nulle entrée, nulle sortie visible. Fort perplexe, voici ce qu'il imagina : il fit pendre le cadavre sur le mur du bâtiment, plaça des gardes auprès avec mission, dès qu'ils verraient quelqu'un pleurer ou s'attendrir, d'arrêter l'individu et de le lui amener sur le champ.

On pendit le cadavre. La mère, cruellement éprouvée, se répandit en invectives contre le fils qui lui restait, et lui signifia par là dessus, qu'il eût à détacher comme il pourrait et à rapporter à la maison le corps de son frère. Elle le menaçait, s'il n'obéissait pas, d'aller le dénoncer au roi. Comme sa mère était fort irritée et qu'aucun discours ne réussissait à la convaincre, il lui vint une idée : il équipa des ânes, remplit de vin des outres, chargea les outres sur les ânes, et s'en alla poussant les bêtes devant lui.

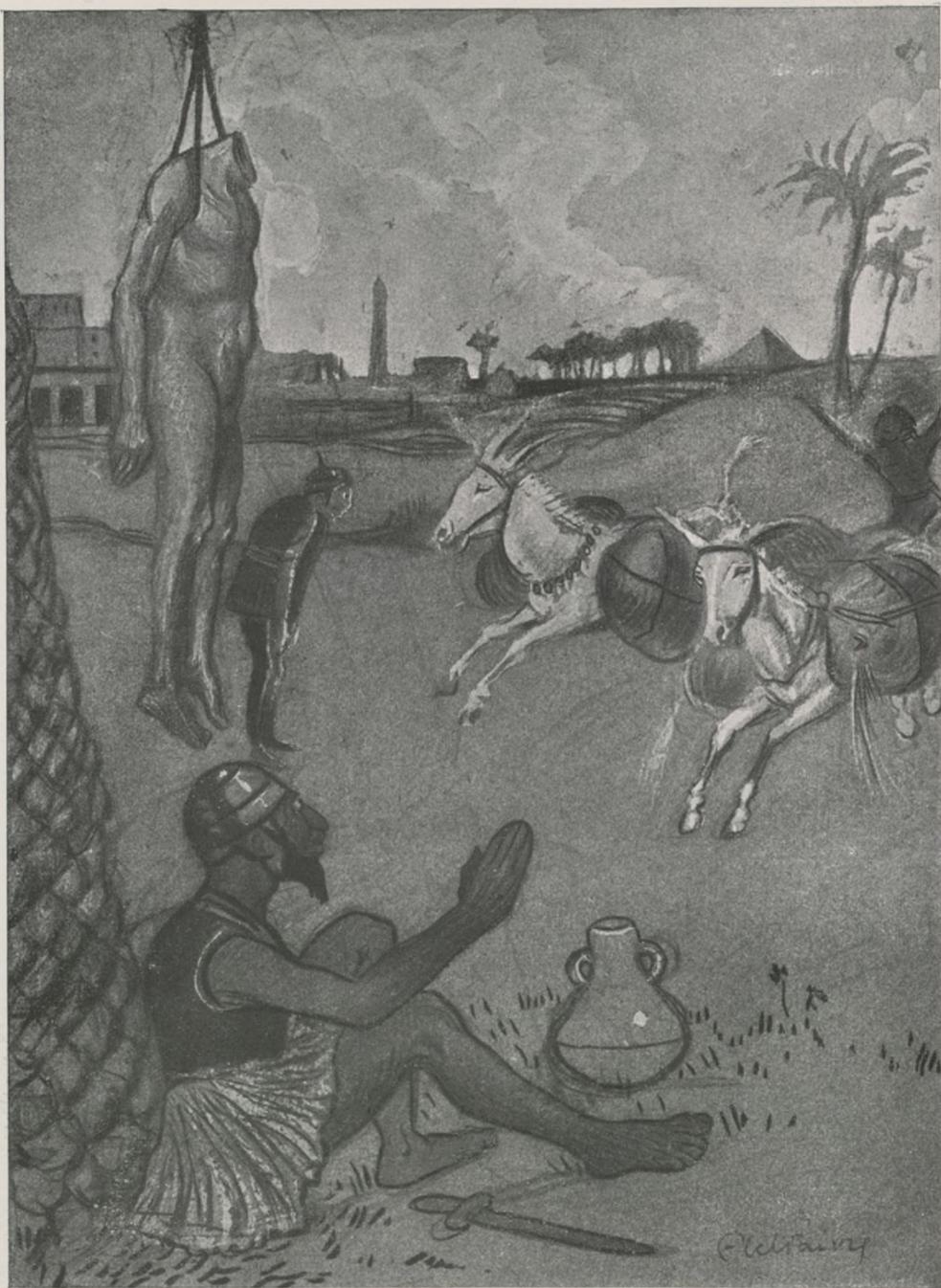
A quelque distance des gardiens du cadavre toujours pendu, il dénoua le col de deux ou trois de ses outres. Le vin coula. Alors le voilà qui se frappe la tête en poussant de grands cris, comme s'il ne savait à quel âne se vouer d'abord. Les gardes, à la vue de ce vin qui ruisselait, accoururent avec des vases et recueillirent le liquide répandu ; c'était toujours cela de gagné. Alors, il se mit à les injurier tous d'un air furieux. Mais comme les gardes s'efforçaient de le calmer par de bonnes paroles, il feignit enfin de les entendre et s'adoucit. Alors il attira ses ânes hors du



chemin et rajusta leur bât. Cependant, on commençait à bavarder. L'un des gardes même plaisantant pour tâcher de le dérider, il leur donna une outre de vin. Alors ils

à tout prix arriver à découvrir l'auteur du coup, il usa d'un moyen qui me semble bien un peu invraisemblable : il défendit à sa fille de rien refuser à qui que ce fût qu'elle se présenterait, pourvu que chacun lui confiât d'abord, elle l'exigeant formellement, ce qu'il avait fait en sa vie de plus adroit et de plus horrible. L'homme qui lui conterait l'histoire du voleur, elle le saisirait et le retiendrait auprès d'elle.

La jeune fille obéit aux ordres du roi son père; mais le voleur qui perçait le secret de cette mesure, résolut de déjouer la malice et s'y prit ainsi : il coupa le bras d'un nouveau mort, et le dissimulant sous son manteau, s'en vint vers la fille du roi. Celle-ci lui posant la même question qu'aux autres, il raconta que ce qu'il avait fait de plus horrible, c'était d'avoir coupé la tête de son frère pris au piège dans le trésor du roi; quant à son meilleur tour, c'était l'ivresse des gardes et le rapt du corps pendu. A ces mots, elle veut s'accrocher à lui. Le voleur, dans l'obscurité, lui tend la main du mort. Elle s'en empare, l'aretient, croyant serrer une main vivante. Cependant que la lui laissant, notre



pensèrent à s'asseoir là, comme ça, pour boire; ils invitèrent notre homme, et insistèrent vivement pour qu'il restât et bût avec eux. Il se rendit et demeura. Et comme, à boire, on le traitait vraiment en camarade, il fit encore cadeau d'une outre. Bientôt, les gardes, abominablement ivres, roulèrent, terrassés par le sommeil et s'endormirent. Lorsque la nuit fut assez avancée, il détacha le corps de son frère, rasa, par ironie, la joue droite de tous les gardes, installa le cadavre sur les ânes et le ramena chez lui, suivant l'ordre de sa mère.

Le roi, lorsqu'il apprit qu'on avait enlevé le corps du voleur, se mit dans une violente colère. Mais voulant

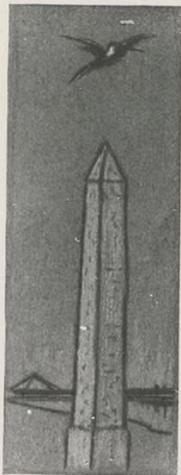
homme gagne la porte et s'enfuit.

Lorsque l'on rapporta ce dernier trait au roi, confondu par de telles ressources autant que par cette audace, il publia par toutes les villes du royaume qu'il faisait grâce, bien plus, qu'il promettait une belle récompense si le héros se présentait à lui.

Le voleur eût confiance, se présenta, et Rhampsinite, béant d'admiration, lui donna sa fille en mariage, comme au plus astucieux des hommes.



II. — Histoires Naturelles



Il y a beaucoup d'animaux domestiques en Egypte. Il y en aurait bien plus encore s'il n'arrivait aux chats des aventures comme celles-ci :

Lorsque les chattes ont leurs petits, elles ne recherchent plus la compagnie des chats leurs maris. Mais les chats leurs maris, qui ne l'entendent point ainsi, affinent les chattes leurs femmes : en tapinois, ils enlèvent les petits et les tuent. Comme cela, ils ne risquent rien. Les mères chattes privées de leurs petits, en désirent d'autres et reviennent alors vers les chats leurs maris. Ces bêtes-là, en effet, aiment beaucoup leurs enfants.

Quand il y a le feu, la conduite des chats est extraordinaire. Tandis que les Egyptiens les rangent de distance en distance et les font garder avant tout sans s'inquiéter de ce qui brûle, les chats s'élancent à travers la ligne, sautent par-dessus les hommes, bondissent dans les flammes. C'est un grand deuil pour les Egyptiens.

Lorsque dans une maison, un chat meurt de mort naturelle, tout le monde se rase les sourcils. Quand c'est un chien, on se rase le corps et la tête. Lorsque les chats meurent, on les transporte dans des lieux sacrés, on les embaume, on les enterre à Bubastis. Les chiens, en des cercueils sacrés, sont enterrés dans leur patrie.

Je vais vous dire maintenant les mœurs et caractères du crocodile.

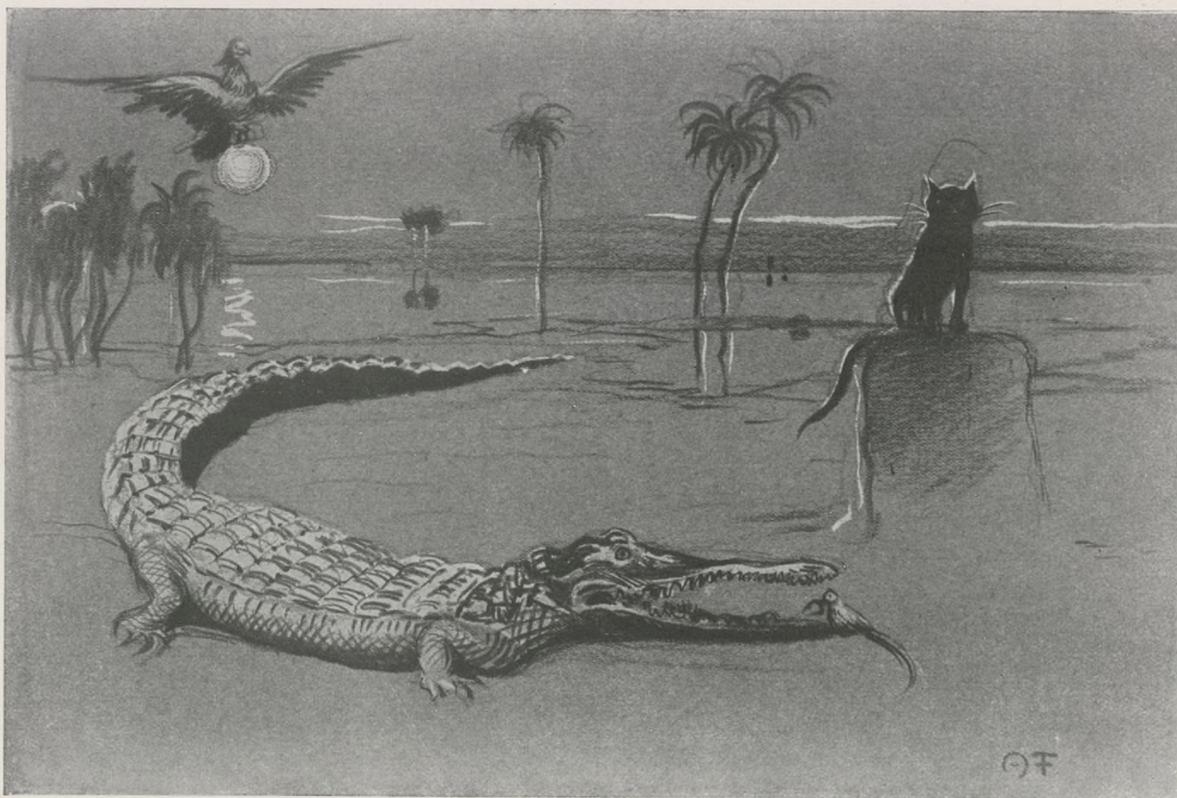
Pendant les quatre mois les plus rudes de la mauvaise saison, il ne mange rien. Il est quadrupède et amphibie. Il pond ses œufs à terre et c'est là qu'il les fait éclore. Il passe du reste la plus grande partie du jour sur la terre ferme, la nuit dans l'eau. C'est que l'eau est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux connus, le crocodile est celui qui croît le plus : ses œufs ne sont guère plus gros que des œufs d'oie, et les petits en sortent proportionnés à ce volume. Mais il grandit, atteint, et dépasse même dix-sept coudées. Il a des yeux de porc, les dents saillantes et longues, en raison du corps.

Il est le seul animal à n'avoir point de langue. Il ne remue point la mâchoire inférieure, mais en revanche, au rebours de tous les autres, sa mâchoire supérieure est mobile. Les griffes sont fortes, sa peau, couverte d'écailles, est sur le dos impénétrable. Aveugle dans l'eau, sa vue à l'air est très perçante. Séjournant dans l'eau, il a la gueule pleine de sangsues. Tous les oiseaux, toutes les bêtes le fuient sauf le roitelet qu'il

laisse tranquille à cause de ses bons offices. Au sortir de l'eau, en effet, le crocodile, gagnant la terre, bâille et, ce faisant, il se tourne presque toujours du côté du zéphyr. Le roitelet entre dans cette gueule ouverte et y consomme les sangsues. Le crocodile, ravi, ne touche pas au roitelet.

En ce pays, les uns regardent le crocodile comme sacré; pour les autres c'est un ennemi. Aux environs de Thèbes et du lac Mœris, il est absolument sacré. On en choisit un, on l'élève, on l'apprivoise, on lui met des pendants d'oreille en verre et en or, des bracelets aux pattes de devant, on ne lui donne que des mets prescrits, on lui réserve la chair des victimes, bref on le traite magnifiquement durant toute sa vie. Mort, on l'embaume et on l'ensevelit dans un cercueil sacré.

Un autre animal sacré c'est l'oiseau qu'on nomme Phénix. Moi, je ne l'ai jamais vu qu'en image. Il est vrai qu'il ne vient pas souvent par là. Les Héliopolitains disent : tous les cinq cents ans. Il vient, précisent-ils, à la mort de son père. Si ses portraits sont fidèles, il a les ailes rouge et or, et tout à fait l'aspect et la taille de l'aigle. On lui prête certains traits



qui ne me semblent pas très vraisemblables. Partant d'Arabie, il porte, paraît-il, au temple du soleil, son père dans une gaine de myrrhe, et c'est en ce temple qu'il l'ensevelit. Le moyen de transport est celui-ci : d'abord il compose un œuf de myrrhe, aussi lourd qu'il le peut soulever, ce dont il fait l'expérience. Puis, il creuse cette masse, y fourre le corps paternel, bouche avec de la myrrhe l'ouverture pratiquée dans l'œuf pour y introduire le défunt, de telle sorte que le cadavre tenant lieu de la gomme ôtée, le poids total n'a point changé.

Le père ainsi moulé, son fils l'emporte au temple du soleil, en Egypte. Voilà l'oiseau, dit-on.

HÉRODOTE



Par le Chemin des Cloches

NOUVELLE INÉDITE

DE CHARLES DERENNES

Quand j'avais dix ans, Suzanne Argelin en avait douze. Je ne pouvais pas croire qu'il y eût au monde une fille plus jolie qu'elle, et aujourd'hui encore il me semble bien que j'avais raison. Elle avait de grands cheveux blonds. Elle ressemblait à une sainte Cécile qui jouait de la viole sur un tableau pendu aux murs de notre église. Mais rien ne me captivait en elle plus que la couleur et la beauté de ses yeux ; quand elle avait cueilli des marguerites, elle s'asseyait sur un banc pour en composer un bouquet ; assis près d'elle je regardais aussi passionnément qu'un livre d'images ses yeux d'un bleu limpide où se reflétaient les blancs pétales des fleurs.

— Pourquoi regardes-tu mes yeux ? me demandait-elle parfois.

Je répondais :

— C'est que j'y vois passer des anges.

Cela n'avait pas l'air de la surprendre ; si quelques-uns de ses rêves familiers se devinaient au fond de ses yeux, elle savait bien que je devais y voir des anges passer. D'âme comme de visage Suzanne ressemblait à une petite sainte. Elle était pieuse et sage, et on me la donnait comme modèle ; je n'avais pas, hélas ! la prétention d'égaliser jamais sa sainteté, mais du moins je trouvais bien inutile qu'on en fit la louange à mes dépens ; je connaissais mieux que personne les grâces dont le ciel comblait mon amie, car elle me confiait volontiers, en me faisant promettre le secret, de surprenantes aventures qui remplissaient mon cœur d'admiration et d'amour ; ainsi je savais que la veille de sa première communion, tandis qu'elle priait seule dans la chapelle, saint Georges était descendu de son vitrail et lui avait donné un baiser. Mais ce qu'elle me raconta le jour du jeudi saint me parut plus merveilleux encore.

Nous avions quitté le jardin de son père, et, après une lente promenade dans la campagne, nous avions gravi la pente d'une colline. Autour de nous les iris épanouissaient, parmi leurs feuilles en forme de glaive, des fleurs pareilles à des lambeaux d'azur palpitants. Suzanne en cueillait de grosses gerbes et y plongeait son visage pour mieux respirer leur

parfum vanillé. Au sommet du coteau nous nous arrêtâmes. Le soir tombait déjà. En face de nous, au-dessus de l'endroit où le soleil venait de disparaître, un long nuage fuyait comme un chemin doré à travers la plaine du ciel. Je dis en montrant le nuage à Suzanne :

— Tu vois, c'est la route qu'ont suivie les cloches en partant pour Rome, ce matin.

Et je me mis à rire. Si je croyais encore que l'Enfant Jésus voyageait sur la terre durant la nuit de Noël, c'est qu'il laissait des jouets dans mes souliers pour preuve de son passage ; mais comme le départ des cloches vers Rome ne se marquait pour moi par aucun plaisir terrestre, je commençais à le mettre en doute depuis quelque temps.

Suzanne me dit sur un ton de reproche :

— Il ne faut pas rire. J'ai vu en allant à l'église les cloches partir pour Rome. Si tu savais comme c'était joli ! Les anges leur avaient prêté des ailes et des robes couleur du temps ; elles chantaient en latin, et c'était la grosse cloche de notre église qui volait au-devant des autres.

Je ne manquai pas de maudire très fort en moi-même un scepticisme qui m'avait empêché de contempler un pareil spectacle. Je fis même un nœud à mon mouchoir pour ne pas oublier de me mettre aux aguets la prochaine fois. Mais il fallut bientôt penser à autre chose ; dès le samedi, les gamins dansèrent en rond dans les rues en chantant la chanson de Pâques : « *De l'œuf que je t'ai donné — un oiseau naîtra — qui s'envolera — de mon cœur au tien !...* » Et le lendemain, dans la cuisine, je fus contempler de bonne heure les œufs de Pâques que l'on retirait du four, luisants et sentant bon la cannelle ; ce n'étaient pas des œufs, à la vérité, mais de blonds gâteaux en forme de boule et saupoudrés de fleur de sucre.

— A qui donneras-tu le plus beau, me demanda ma mère ?

— Je le donnerai à Suzanne Argelin, parce que les galants donnent des œufs à leur belle, et que je me marierai avec Suzanne, quand je serai grand.

ILLUSTRATION

DE GABRIEL NICOLET

Ayuntamiento de Madrid

J'allai lui offrir mon cadeau avant la grand'messe. Je trouvai Suzanne avec son père sur le perron. C'était, ce pauvre M. Argelin, un homme bien singulier; il se consacrait à l'étude de sciences étranges, et passait pour fou auprès des uns, pour sorcier auprès des autres. Il faut bien dire, pour excuser les jugements qu'on portait sur lui, que sa maison était pleine de livres où s'enchevêtraient les caractères les plus biscornus, et qu'il prétendait lire ces grimoires aussi facilement qu'une gazette.

— Enfant, s'écria, en me voyant, M. Argelin, tu portes l'œuf mystique qu'adoraient jadis nos ancêtres au bord de la Mère Ganga, dans la saison où les germes, engourdis par l'hiver, se réveillent et percent l'écorce de la terre. Tant il est vrai que les symboles se perpétuent à travers les âges, et que, depuis sa naissance, l'humanité n'a rien inventé de neuf... Je connais aussi de longue date le Dieu dont tu vas entendre célébrer la résurrection tout à l'heure. Il y a quelque vingt siècles il s'appelait Adonis, et c'était un beau jeune homme qui revenait à la vie en même temps que le printemps sur la terre.

Et M. Argelin s'en fut en faisant de grands gestes. Resté seul avec Suzanne, je la questionnai :

— Qu'est-ce que ton papa veut dire avec ce beau jeune homme qui ressuscite au printemps ?

Elle ne me répondit pas. Puis après être restée un moment songeuse :

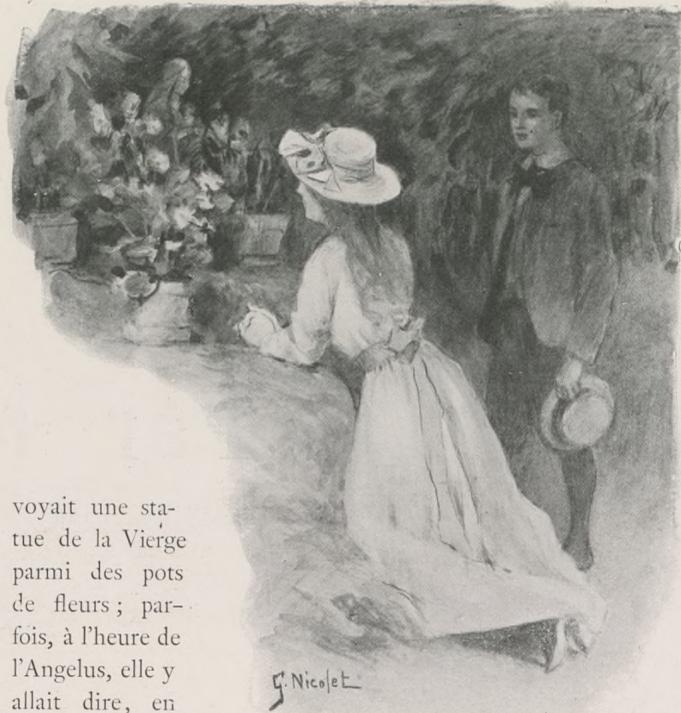
— N'as-tu pas vu, me demanda-t-elle, le jeune monsieur de l'Esteilhac ?

Et elle ajouta :

— Il doit être arrivé au pays, il vient tous les ans aux vacances de Pâques.

Où, j'avais vu et admiré le matin même le jeune monsieur de l'Esteilhac. Il venait à cette époque passer quelques jours dans notre ville, chez sa grand'mère. J'avais sur lui des renseignements vagues et prestigieux : il était le fils d'un ambassadeur; ce qu'était un ambassadeur, je ne le savais pas au juste, mais j'imaginai assez volontiers les mortels qui portaient ce titre sonore assis sur des trônes somptueux, vêtus de velours et de soie, et supérieurs aux rois eux-mêmes pour la gloire et la majesté. Et l'aspect superbe du jeune monsieur de l'Esteilhac était bien fait pour me confirmer en cette opinion. Il était grand, blond, de visage charmant et d'aimable tournure, il portait des habits dont l'élégance m'ébahissait. A la vérité, je le confondais dans mon esprit avec le saint Georges qui, du haut de son cheval blanc, terrassait un monstre hideux à voir sur le vitrail de la chapelle. J'avais mes raisons pour cela. Durant le temps qu'il demeurait dans notre ville, on voyait souvent M. de l'Esteilhac passer dans les rues au galop d'un cheval blanc. Apparemment il allait terrasser quelque dragon dans une forêt voisine. Parfois aussi il s'arrêtait devant les fenêtres de la pharmacienne, qui était jeune et jolie, et bavardait avec elle. Je dois dire, pour être exact, que sur aucun vitrail de la chapelle, saint Georges ne conversait avec l'épouse d'un pharmacien, sans doute parce que la place avait manqué pour représenter ce détail de son existence.

C'était Suzanne qui, la première, avait attiré mon attention sur ce jeune homme, et, comme elle n'avait jamais exprimé un jugement devant moi que je n'y eusse entièrement souscrit, j'avais aussitôt reconnu à M. de l'Esteilhac toutes sortes de mérites. Mais les éloges qu'elle faisait de lui exprimaient un enthousiasme si fervent qu'ils n'avaient pas tardé à m'inspirer une jalousie secrète. Cette année-là surtout, il ne semblait plus y avoir que M. de l'Esteilhac dans le monde. Suzanne n'entendait pas le sabot d'un cheval résonner sur la route sans se précipiter à la fenêtre; elle se cachait derrière le portail de son jardin pour le voir passer; elle avait installé dans une allée une sorte de chapelle de feuillage où l'on



voyait une statue de la Vierge parmi des pots de fleurs; parfois, à l'heure de l'Angelus, elle y allait dire, en ma compagnie, à haute voix, une prière; au nombre des êtres chers sur qui elle appelait la bénédiction du ciel, il y avait eu de tout temps le jeune monsieur de l'Esteilhac, mais elle en vint à le nommer en premier. Alors il me parut que Suzanne n'agissait pas selon la justice et la raison. Pour rien au monde je ne me serais permis de le lui dire : je n'en eus que plus de chagrin. Je me mis à courir tout seul à travers la campagne, et parfois je m'asseyais sur l'herbe, le cœur très lourd, les yeux gonflés de pleurs irritants et mystérieux.

Ce fut dans une de ces promenades solitaires qu'il m'advint de rencontrer M. de l'Esteilhac errant le long d'un chemin en compagnie de la jeune et jolie pharmacienne; ils étaient étroitement enlacés et s'embrassaient à chaque pas; après quelques instants d'étonnement devant une attitude si singulière, il me parut que rien ne devait être si délicieux. Mais je sentais confusément que j'étais trop peu de chose pour qu'un jeu pareil me pût être permis de si tôt. Puis je pensais en manière de consolation que je prendrais ma revanche plus tard, et, me l'étant répété bien des fois, je fus plein de joie et de confiance en moi-même.

— Suzanne, dis-je, quelques instants plus tard à mon amie, quand je serai grand, je ressemblerai à M. de l'Esteilhac. Je monterai sur un cheval blanc et je me promènerai dans les chemins en embrassant la pharmacienne.

Suzanne me regarda étrangement. Ses traits se durcirent. Il y eut au coin de ses lèvres un pli méchant que je n'y avais jamais vu. Elle me pria, non sans âpreté, de m'expliquer sur ce que je venais de dire, et je le fis dans l'innocence de mon cœur. Elle m'affirma que j'avais mal vu ou que je mentais. Puis, comme je protestais énergiquement, elle fondit en larmes, et entre deux sanglots, je l'entendis murmurer : « Oh ! que c'est mal ! » Tout cela devenait bien difficile à comprendre. Ce que je vis de plus clair dans l'affaire, c'est que M. de l'Esteilhac avait, aux yeux de mon amie, commis un acte répréhensible, qu'il allait probablement baisser dans son estime, et je partis avec le dessein bien arrêté de rappeler cette aventure toutes les fois que l'occasion s'en présenterait.

Mais le lendemain, ce fut une autre histoire. Quand je me rendis chez Suzanne, je trouvai toute la maison bouleversée. Des gens conversaient bruyamment dans le jardin; je reconnus le médecin qui descendait de sa voiture. La vieille servante gémissait en levant les bras au ciel, toutes les fois qu'un nouveau curieux survenait :

— La pauvre petite demoiselle ! Elle traversait la route comme M. de l'Esteilhac arrivait à cheval !... Alors elle n'a



Amelia

Aquarelle de S. M. la Reine AMÉLIE DE PORTUGAL
Copie d'après un triptyque appartenant aux collections royales (fragment)

plus su ni avancer ni reculer ! Elle a roulé sous les pieds de la bête ; c'est extraordinaire ! M. de l'Esteilhac, par hasard, n'allait pas très vite... La pauvrete l'aurait fait exprès que ce ne serait pas passé autrement.

Je m'en revins en courant jusque chez moi, sans même demander à voir Suzanne. Mais bientôt des nouvelles rassurantes arrivèrent. Au passage ma mère interrogea le médecin : il n'y avait rien de grave ; à peine quelques contusions. La petite imprudente en serait quitte pour quelques jours de repos.

Le jeune Monsieur de l'Esteilhac fut parfait. Il ne se passa pas de jour qu'il ne vint au chevet de Suzanne. Il arrivait sur la fin du jour, les poches pleines de bonbons. Suzanne ayant dit qu'elle aimait les fleurs, le jardinier du

château en apporta tant et tant pour elle que sa chambre fut toute pareille à l'autel de la Vierge, pendant le mois de Marie ; il y avait des iris blancs, des iris bleus, des lilas, des violettes ; il y en avait sur la cheminée, sur la table, dans tous les coins, surtout les meubles et jusque sur les coussins du lit ; toutes les fois que je passais le seuil de la chambre, je me croyais transporté dans

quelque contrée paradisiaque. Je contemplais mon amie et cela n'était pas fait pour détruire mon illusion. Au milieu des parfums elle demeurait immobile et silencieuse ; ses regards, son sourire exprimaient une joie infinie, pareille à celle que j'avais vue dans les missels sur les visages des Saints. Et je renonçai bientôt à lier conversation avec elle ; je sentais confusément que ses rêves l'emportaient trop au-dessus de moi pour qu'il me fût possible d'être entendu. Par exemple, lorsque M. de l'Esteilhac était là, Suzanne se transfigurait ; elle parlait, elle racontait de belles histoires et le jeune homme, assis tout près d'elle, l'écoutait en souriant et en jouant avec une mèche de ses beaux cheveux. Venu d'abord par politesse, il s'était attaché bientôt à cette petite fille qui lui dévoilait, avec tant d'abandon et de gentillesse, une âme charmante et passionnée. Le jour de son départ, Suzanne avait pu descendre au jardin. Ils s'y promenèrent quelques instants. Il la tenait par la main et se penchait vers elle en lui parlant. Alors une image analogue s'imposa soudain à mon esprit ; je revis M. de l'Esteilhac coquetant dans la campagne avec la pharmacienne ; et cela mit le comble à ma jalousie et à ma douleur. Mais ce fut bien pis quand, avant de s'en aller, il eut demandé à Suzanne la permission de l'embrasser. Mon amie lui sauta au cou d'un tel élan que je n'y pus tenir ;

je pris la fuite ; j'allai me cacher sous une charmille ; j'avais à la main un sac de bonbons, présent de M. de l'Esteilhac qui, pour comble d'humiliation et de honte, était charmant avec moi aussi ! Et je demeurai là très longtemps secoué par de gros sanglots. Puis je me calmai peu à peu et me décidai, toute réflexion faite, à manger les bonbons, car c'était bien le moins que ma gourmandise profitât de ce qui blessait si profondément ma tendresse.

Je ne me réjouis pas outre mesure du départ du jeune Monsieur de l'Esteilhac. J'avais bien raison de prévoir qu'entre Suzanne et moi son souvenir demeurerait pour me torturer. En outre M^{me} de l'Esteilhac, la grand'mère, avait pris Suzanne en affection et celle-ci revenait du château dans de telles dispositions

d'esprit que je perdis bientôt jusqu'à l'espoir de voir ce souvenir s'effacer à la longue. Suzanne me parlait de lui, toujours de lui, rien que de lui. Une fois elle avait contemplé la série de ses photographies : il était bien autrement joli que moi, lorsqu'il avait mon âge ! Une autre fois il avait écrit, il y avait dans la lettre toutes sortes de choses aimables pour



elle, il l'appelait sa petite amie, il disait « qu'il ne l'oubliait pas, qu'il reviendrait à Pâques ». Elle parlait et je la regardais avec étonnement. Véritablement j'avais peine à la reconnaître. Son visage depuis quelque temps s'était aminci et il paraissait n'y avoir plus de place que pour deux immenses yeux bleus qui brillaient d'un éclat trop vif. J'entendais ma mère dire parfois :

— M. Argelin devrait bien laisser un peu ses livres en place et s'occuper davantage de sa fille. Cette petite ne va pas bien.

L'hiver était venu, un hiver pluvieux, gris et triste. Le front collé aux vitres, Suzanne regardait le jardin jonché de feuilles mortes.

— Quand le printemps reviendra, disait-elle, il sera plein d'iris bleus, de violettes et de lilas, comme l'était ma chambre au printemps dernier... Te rappelles-tu ?

Et parfois, ayant ainsi parlé, elle éclatait de rire ; jamais je n'avais entendu Suzanne rire ainsi, et cela me paraissait si étrange que je me sentais envahi par une sorte d'effroi. Elle riait, elle riait, puis elle redevenait soudain silencieuse et calme ; et ses yeux n'étaient jamais plus grands et plus brillants qu'en ces moments-là... Non, décidément la petite Suzanne n'allait pas bien, et déjà je pressentais que toute la tristesse qui m'étreignait près d'elle n'était que le commencement d'une immense douleur.

Un soir, M. Argelin arriva près de nous en brandissant un journal :

— Réjouis-toi, ma fille, dit-il à Suzanne, notre ami, M. de l'Esteilhac, qui vient d'être nommé attaché d'ambassade à Rome, épouse la fille du marquis de Roquebusane; il s'allie à une des plus illustres familles de France, et c'est une grande joie pour nous et notre ville.

Ce fut une si grande joie pour Suzanne que, dans l'état de faiblesse où elle se trouvait, elle ne put supporter le contre-coup de cette émotion. Elle poussa un grand cri et tomba toute raide sur le parquet. Affolé, M. Argelin disparut pour appeler au secours. Je restai seul en face du petit corps inanimé. En s'évanouissant Suzanne avait serré les dents et sa lèvre délicate s'était prise dans cet étau d'ivoire. A présent il en coulait un mince filet de sang. Adossé contre le mur, je regardais, éperdu de terreur, ce sang, du bout du menton de mon amie, tomber goutte à goutte sur sa robe blanche.

Ensuite, je ne me souviens plus de rien. J'ai su que l'on me trouva près de Suzanne, évanoui moi aussi, et que je fus très malade. Je me réveillai de cette maladie comme on se réveille après que l'on a longtemps dormi, sans avoir autre chose en tête que le vague souvenir des événements qui précédèrent le sommeil. Mes premiers mots furent pour demander comment se portait Suzanne; ma mère me dit qu'elle avait été guérie avant moi et que, lorsque j'irais tout à fait bien, on me permettrait de la voir. Mais je ne demandai pas à la voir, je n'avais pas la force d'en concevoir le désir. D'inertes images se reflétaient en moi comme sur un miroir terni et mon attention avait grand-peine à se fixer sur elles; j'apercevais, à travers d'épais brouillards, le jeune Monsieur de l'Esteilhac galopant sur son cheval et Suzanne étendue à mes pieds avec un filet de sang au coin de ses lèvres; de mon petit lit, j'apercevais aussi par la fenêtre la neige qui couvrait la campagne jusqu'à l'horizon. Et il me semblait que M. de l'Esteilhac, le printemps et Suzanne étaient morts ou partis depuis très longtemps.

Ce fut le printemps qui revint le premier. Il était déjà au jardin quand il me fut permis d'y descendre. Je le reconnus à l'odeur de la terre, aux bourgeons qui pointaient aux branches, aux cris des oiseaux, à la moiteur tiède et parfumée du vent. Puis, un jour, Suzanne apparut au portail et vint s'asseoir près de moi. Alors je vis au-dessus du soleil couchant un nuage doré qui traversait le ciel, et je me souviens d'un soir

pareil où mon amie et moi nous avions contemplé dans le ciel la route des cloches.

— Si tu veux, dis-je à Suzanne, le matin du jeudi saint nous regarderons ensemble les cloches partir pour Rome.

Suzanne me prit dans ses bras et murmura doucement :

— Tu es mon ami, je vais tout te dire : bientôt tu ne me verras plus. Toutes les nuits M. de l'Esteilhac vient s'asseoir près de mon lit et me demande de venir le retrouver à Rome. Tu comprends bien qu'il faut que j'obéisse.

Elle dit encore :

— Je partirai pour Rome le matin du jeudi saint; je partirai avec les cloches.

Et le matin du jeudi saint, Suzanne passa sur la route, tandis que j'étais assis devant le portail de mon jardin, les yeux levés vers le ciel. Elle me dit adieu. Je me sentais si petit auprès d'elle que je ne pensais pas même à chercher des mots pour la supplier de ne pas me quitter. Je lui tendis simplement une branche de lilas que j'avais à la main.

— Emporte cette fleur en souvenir de moi, lui dis-je.

Elle la prit, m'embrassa bien tendrement et se dirigea vers l'église. Comme elle marchait très vite, la poussière s'élevait sur ses pas et l'enveloppait d'un diaphane voile d'or. Telle elle m'apparait à présent, embellie et pâlie en ma mémoire, telle elle était déjà ce jour-là sur la route au milieu de ce nimbe lumineux.

Si cette année-là je n'aperçus pas les cloches fuyant par les chemins du ciel en compagnie de Suzanne, ce fut sans doute que les larmes obscurcissaient mes yeux. Pourtant les cloches étaient parties et avaient emmené mon amie à Rome, car, depuis lors, je ne l'ai plus revue jamais.

J'appris bien plus tard que Suzanne Argelin s'était tuée à l'âge de treize ans en se pendant un jour de jeudi saint au battant de la grosse cloche. J'appris encore qu'elle tenait, quand on la trouva morte, une branche de lilas dans ses doigts crispés. Sans doute lui laissa-t-on emporter cette fleur dans la tombe. Puisque l'âme de Suzanne Argelin me quitta pour aller retrouver à Rome le jeune Monsieur de l'Esteilhac, il m'est doux de croire tout au moins qu'à la poussière de son corps est mêlée pour jamais celle de l'humble souvenir que je lui offris, le jour où elle s'en fut loin de moi par le chemin des cloches.

CHARLES DERENNES





Phot. Braun, Clément et C^e

S. M. DOM CARLOS I^{er}

Portrait fait par le peintre LASZLÖ, lors du récent voyage de Sa Majesté à Paris

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid

LES SOIRS D'ETE SONT DE RETOUR

Autographe musical de CHRISTIAN SINDING

Poésie de NILS COLLET VOGT

Traduction française de MAGNUS SYNNESTVEDT

Andante

Les soirs d'é--té sont de re---tour

L'âme des fleurs vient dans la bri--se Et moi, je de-mande tou--

jours: Pourquoi les dieux me l'ont ils pri--se? Dans les

om--bres de la nuit L'é--ter--nel re-gret me

suit Et j'en--tends des voix dans la bri--se: Pourquoi les

dieux te l'ont ils pri--se?

Christian Sinding

Inscrit avec l'autorisation de M. Wilhelm Hansen, éditeur pour tous pays, Copenhague-Leipzig.

REPRODUCTION RIGOREUSEMENT INTERDIT



LE GÉNIE, d'après un carton

Un Statuaire philosophe

ARNOLD RECHBERG

Les visiteurs du musée de Dresde furent l'an dernier surpris d'un buste marbre qu'on venait d'installer, un buste de *Moïse mourant*, d'un caractère manifeste et d'une grande noblesse d'expression : le nom de son auteur fut bientôt connu, Arnold Rechberg, et l'on admira qu'un artiste si jeune — il n'a guère dépassé la vingt-sixième année — pût donner une œuvre ayant à ce point les signes d'une conception réfléchie. J'ai voulu savoir de quoi il retournait, et je me suis aperçu, en examinant les sculptures et les grands cartons dessinés de M. Arnold Rechberg, qu'il y avait en cet artiste une personnalité nettement définie, et que, par conséquent, il était intéressant de le présenter au public français.

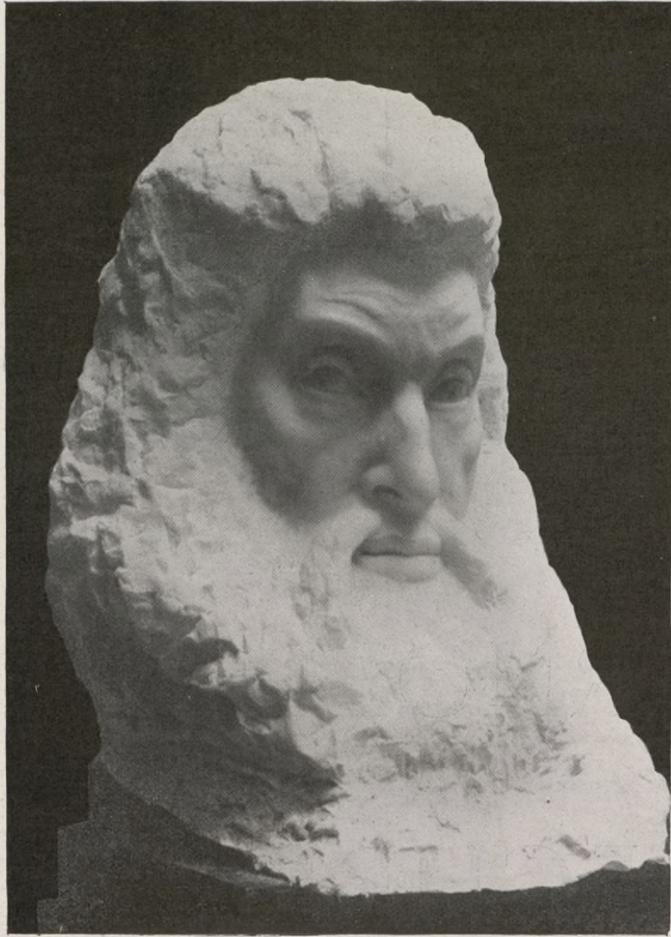
M. Arnold Rechberg, en se vouant à la carrière artistique, a obéi à un penchant irrésistible ; plusieurs fois, depuis les heures d'adolescence où il pensait ne jamais pouvoir donner à son rêve une réalisation plastique satisfaisante, il eut des périodes de découragement, et une volonté — heureusement passagère — de renoncement. Mais il sortit de chaque crise, de véritables crises morales, plus emporté que jamais vers l'art, et depuis cinq ans il s'y donne tout entier, ayant pour maîtres tous ceux dont les chefs-d'œuvre s'abritent dans le sanctuaire des musées, et ne fréquentant d'autre atelier que le sien. Contrairement aux confrères de son âge, qui se contentent d'exalter la forme dans sa beauté extérieure, et de s'enivrer de la vie aux appétits matériels et aux élans réalistes, Arnold Rechberg poursuit dans la synthèse de la forme l'interprétation des symboles, la figuration de l'idée. C'est un mystique qui regarde la vie au delà de nos contingences humaines et se recueille sur le mystérieux infini que notre âme nous présente, aux heures de



ETUDE DE FEMME, Dessin

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



MOÏSE MOURANT, Marbre (Musée de Dresde)

méditation, creusé d'abîmes, ou hérissé d'inaccessibles sommets.

M. Arnold Rechberg a lu les philosophes allemands, et il a reçu l'empreinte de leur pensée grave, quelque peu décevante. De là le cycle austère dans lequel évolue son inspiration : les œuvres de lui, sculptures et dessins dont nous donnons la reproduction en sont la preuve. Dans ses autres œuvres



LE RIEUR (pour le groupe *Les Condamnés*)

pareillement, la même influence est sensible. Voici, par exemple, *Le jeune homme de Saïs*, marbre teinté qui appartient au musée de Leipzig : l'artiste s'est inspiré du poème de Schiller :

« Il a vu la Vérité de trop près. Ce que la force d'aucun homme ne peut supporter, il a voulu le tenter. Alors dans la nuit solitaire, il souleva d'une main tremblante le voile de la Vérité, la découvrit, la vit tout entière. Mais elle lui souffla au visage comme un souffle de mort. Pour toujours son

secret, sur le nez fin, sur les joues pâles, il y a de la mort, la mort, délivrance suprême pour tout être humain, qui veut le surhumain... »

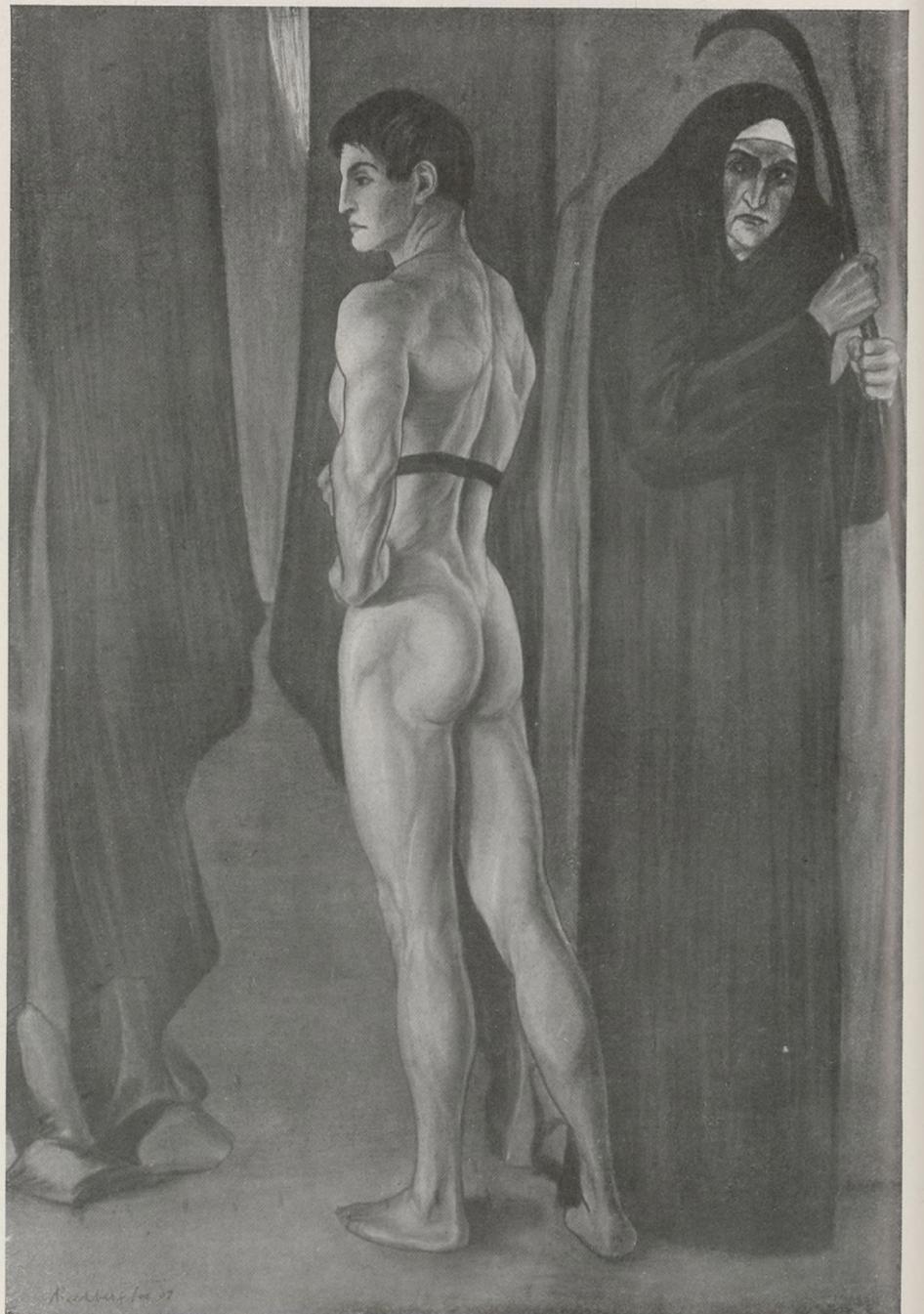
Le sculpteur a su donner à cette tête cette absence d'expression causée par l'éblouissement de l'idéal, du divin : il en a fait un type de la tristesse mystique et il l'a fait en philosophe autant qu'en statuaire.

Pour le buste du *Moïse mourant*, dont je parlais plus haut, et que l'artiste a attaqué d'inspiration dans le marbre, il semble qu'il se soit inspiré des beaux vers d'Alfred de

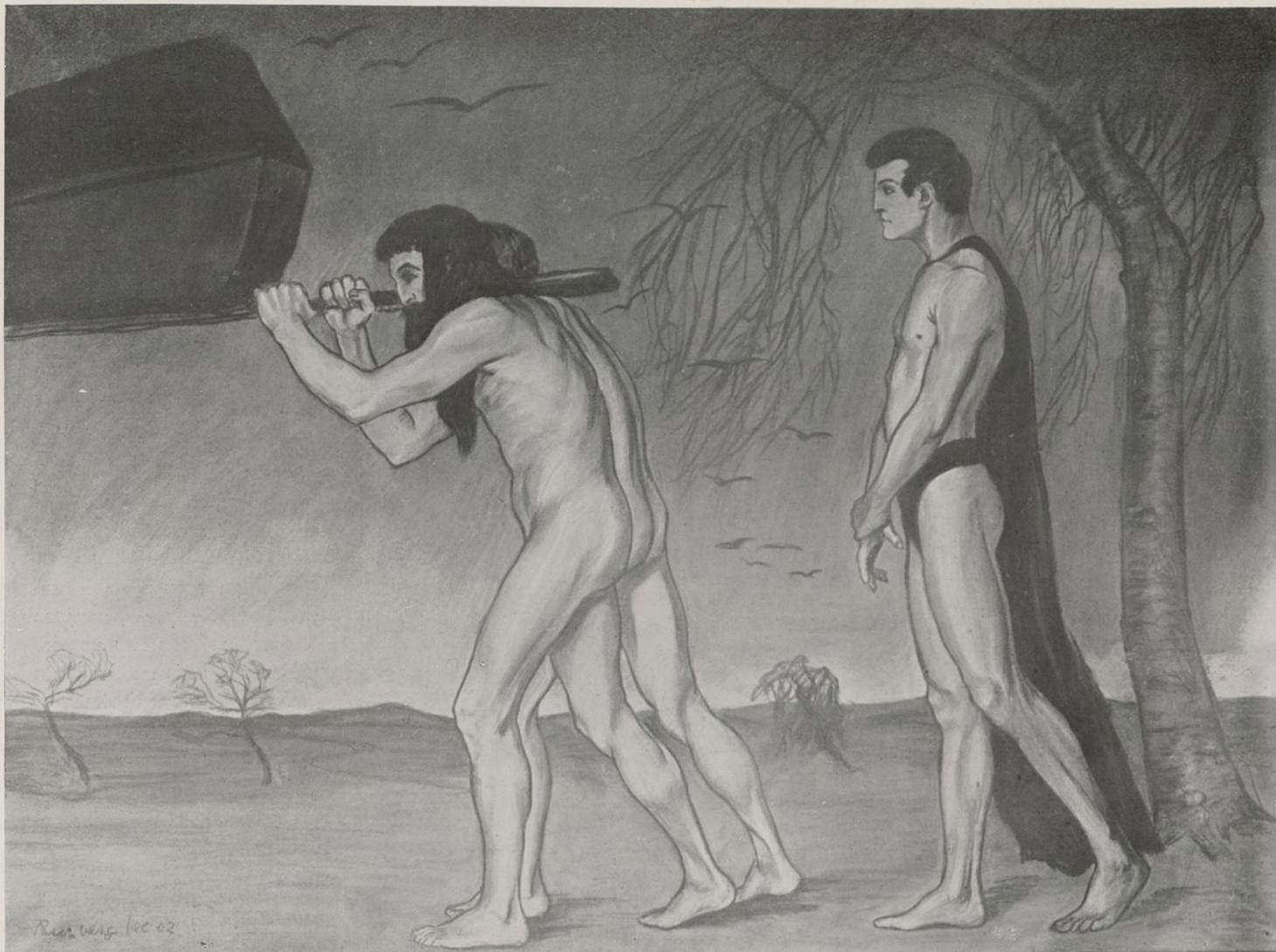


VOLUPTUEUSE (pour le groupe *Les Condamnés*)

Vigny, et tandis que j'admiraais cette œuvre forte, d'une si



LE CHEMIN
DES GRANDEURS



SEUL ! D'après un carton

mâle beauté, j'entendais en ma mémoire chanter les alexandrins du poète :

... Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
 Il disait au Seigneur : Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise.
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo,
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
 Hélas, vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les voyages.
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains, j'ouvre la plus antique,
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
 Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
 Ma main fait et défait les générations. —
 Hélas, je suis, Seigneur puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

... J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire
 Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ?
 Pour dormir sur un sein, mon front est trop pesant,
 Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
 L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
 Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
 Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
 O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

C'est la fin. L'Éternel exaucera bientôt la prière de Moïse. Déjà la tête vénérable, sous les longs cheveux blancs, sous la longue barbe blanche, paraît ensevelie comme sous les neiges immaculées d'une haute montagne, lasse sans doute, fléchissant un peu, mais les yeux emplis des visions sublimes du passé et de l'avenir, et goûtant, dans le pressentiment de la paix infinie, une douceur où s'endort la conscience des renoncements !

Heureux l'artiste qui, dès le début de sa carrière, sait créer des



œuvres, comme ce *Moïse mourant*, devant lesquelles l'homme qui pense s'arrête et se recueille ! Il faut reconnaître d'ailleurs, que si M. Arnold Rechberg témoigne dans ce qu'il crée, d'une maturité précoce, il est aidé à ce résultat par les fortes études auxquelles

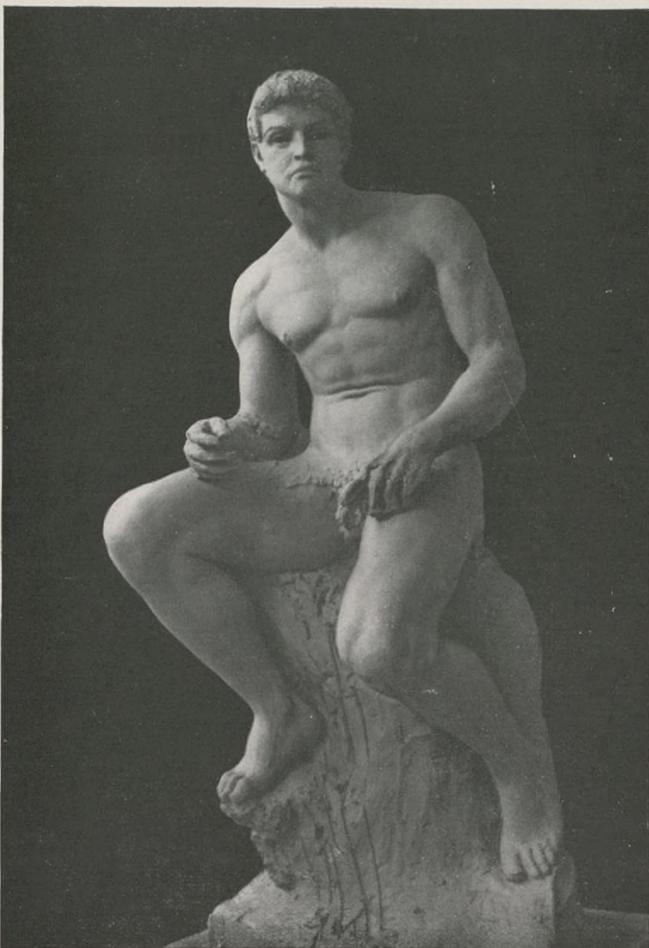
il se força. La connaissance qu'il fit, vers la vingtième année, du célèbre portraitiste Seffner, ne fut pas étrangère à la direction excellente qu'il suivit : poussé par le désir d'exprimer tout ce qui palpitait en son

esprit essentiellement philosophique, M. Arnold Rechberg est entré en communion avec l'art antique ; il a analysé ce qui est, dans la statuaire grecque, la langue de la beauté ; il en a interrogé le verbe

immuablement pur, et sans vouloir imiter, ni copier les glorieuses reliques venues jusqu'à nous des lointaines époques, il a compris qu'il n'était pas impossible d'appliquer une synthèse adéquate à l'expression de pensées modernes, qui, lorsqu'elles sont des pensées profondément humaines, sont des pensées de tous les temps, des pensées éternelles !

Et la vie, la vie considérée en son principe, la vie placée en face du mystère de l'au delà, la vie, loi d'évolution des êtres à étapes limitées, lui a paru un thème sur lequel l'art lui permettrait de broder des variations nouvelles. Des angoisses qui, très jeune, l'avaient assailli dans

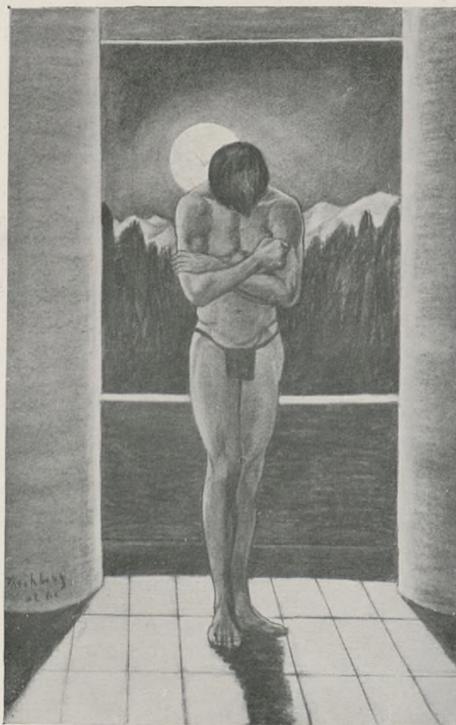
son foyer, la mort de ses père et mère alors qu'il avait sept ans, ont enveloppé d'un voile de deuil sa jeune imagination, et dans cette ombre son âme s'est naïvement accoutumée de songer. Il a vu l'humanité sous son aspect tumultueux : il a vu la tempête des passions ; il a vu les vices, comme des pieuvres aux tentacules monstrueuses, étreindre les êtres sans forces, et il a vu les efforts, parfois sublimes, n'aboutir qu'aux précipices, d'où nul regard humain ne peut sonder la profondeur, sans être saisi du vertige, faiseur de chutes ! De là, des œuvres comme son *Lucifer*, si beau, debout



REPOS

les yeux fielleux, et son rire est voisin du rictus et grince ; c'est *la Voluptueuse*, aux paupières lourdes, vacillantes, au regard ivre, noyé d'ombre ; ses narines sont pincées comme chez les morts ; un grand dégoût erre au coin de ses lèvres où expire un râle suprême ; son masque sous la torture sensuelle prend une expression de vertige, d'abandon définitif et d'infinie lassitude.

J'ai signalé plus haut son *Génie* ; mais il y a encore toute une série de grands cartons qui méritent l'attention. C'est d'abord : *Sur la cime*. L'homme, altéré de savoir, a marché, marché, il a escaladé les montagnes, sans s'inquiéter des années qui fuyaient, et il a atteint, enfin, à une hauteur tellement isolée que la lumière lui apparaît sans que jamais un nuage en vienne obscurcir l'éclat ; un vent froid souffle autour de lui, et lui colle aux tempes ses cheveux blancs, ses cheveux qui étaient noirs autrefois. Nul bruit lointain des plaisirs humains n'arrive à son oreille et nul homme n'a pu le suivre dans cette escalade vers l'inaccessible. Et tandis que

L'HEURE DE CONCEPTION
(D'après un carton)

avec une impériale fierté, les ailes ramenées en avant, mais les mains crispées instinctivement, dans son impuissance dominatrice ; comme son *Génie*, l'éphèbe qui s'avance, la tête auréolée de lumière, une lumière qui vient du ciel ; sa main déchire les ténèbres ; mais il a le cœur percé d'une flèche, et son sang coule, et sa vie s'en ira par la blessure que lui fit une foule anonyme, et lorsqu'il tombera, pantelant et qu'un ultime spasme aura secoué sa loque humaine, il y aura encore de la lumière autour de son être immobile et froid.

D'un groupe qu'il projette, *Les Condamnés*, nous ne connaissons encore que des fragments, mais ces fragments suffisent à nous intéresser : c'est *Le Remords*, un masque aux inquiétudes résignées ; c'est *le Rieur*, le rieur au mauvais rire, les dents serrées, la mâchoire haineuse,



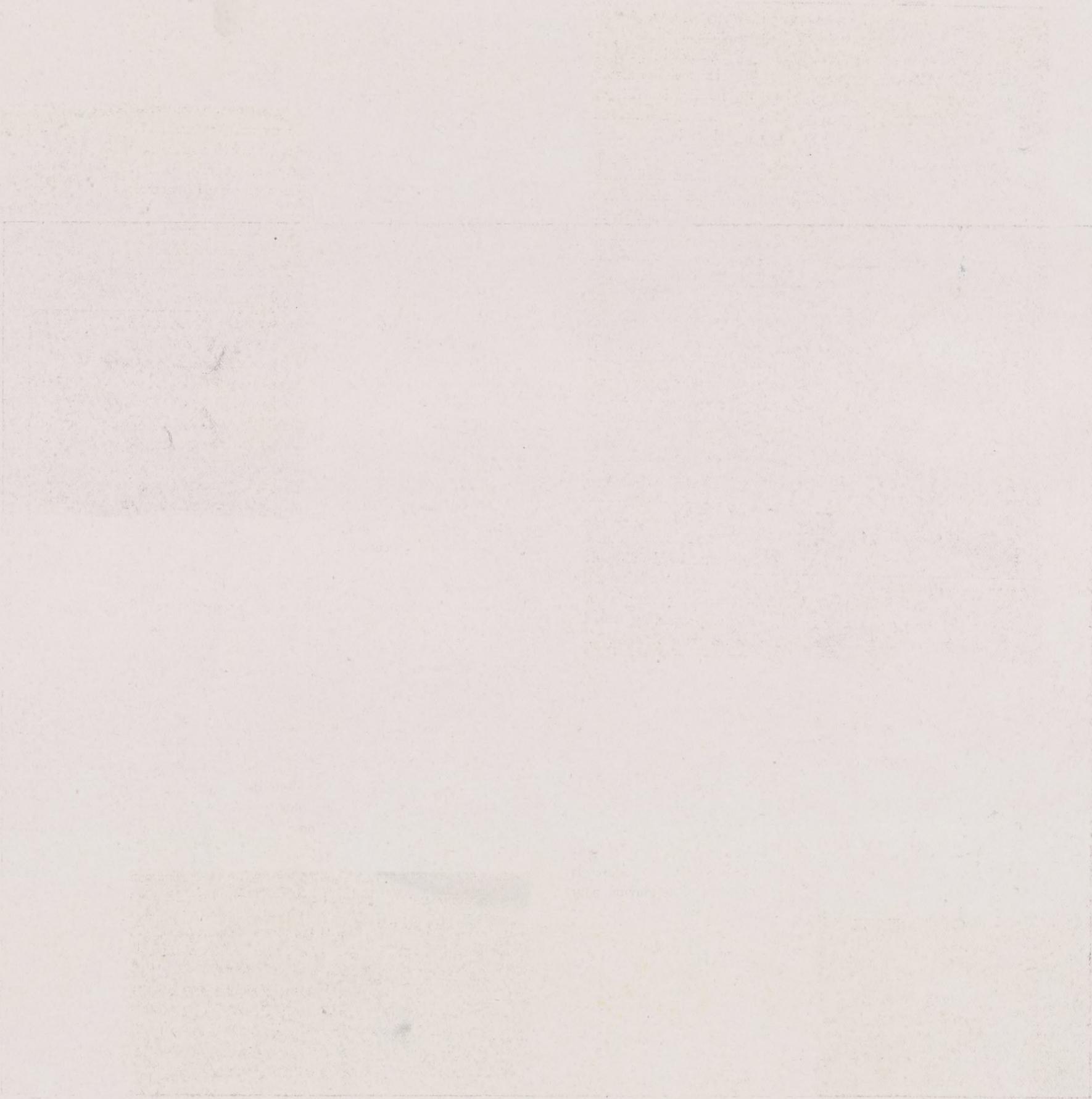
LE SCULPTEUR ARNOLD RECHBERG

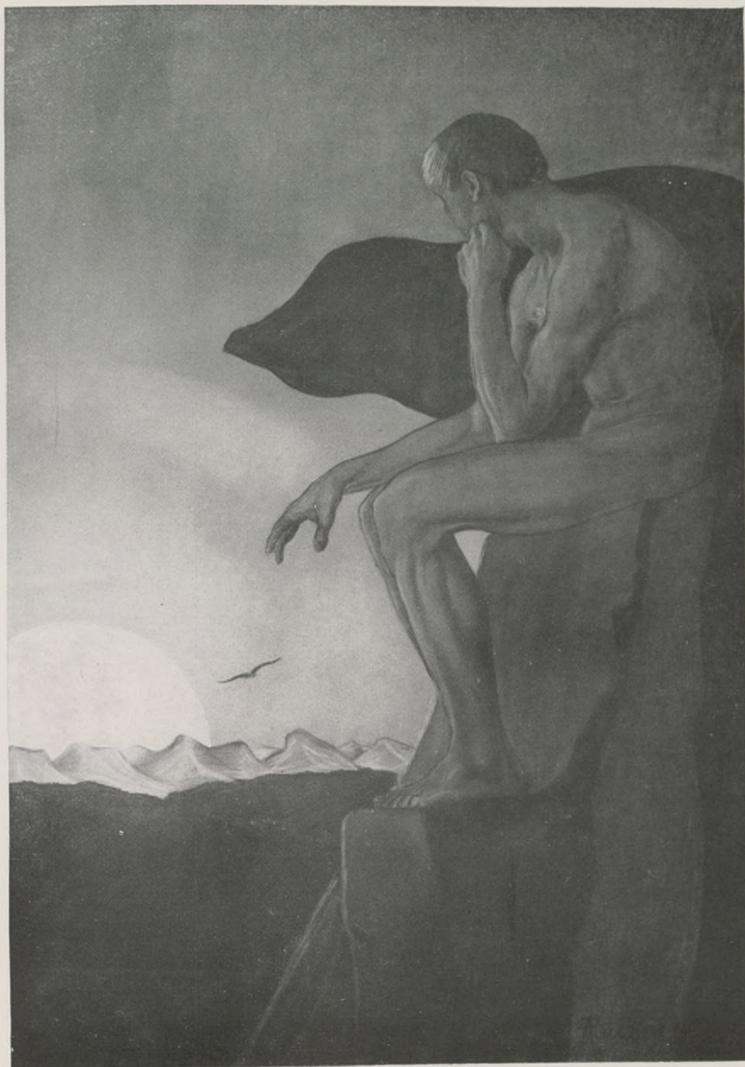


Gravure Albert Bonnier (Stockholm)

L'EAU LIMPIDE

Tableau de S. A. R. le Prince EUGEN

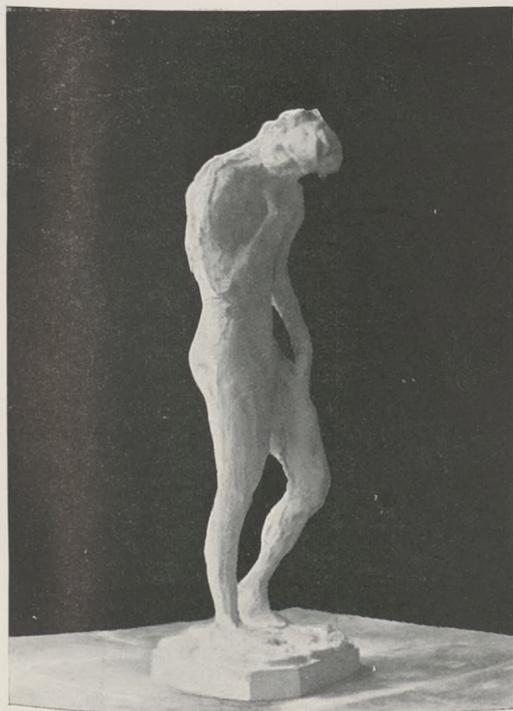




SUR LA CÎME

l'abîme se creuse devant lui, l'homme, qui est solitaire sur la cîme, sent un doute immense plus encore qu'une lassitude de vivre, envahir son être. Il est assis, la tête appuyée sur la main, et il suit d'un regard vague, le vol d'un aigle, qui zigzague dans le ciel lumineux.

Un autre carton d'un indéniable caractère, est celui que l'artiste intitule : *Le Chemin des grandeurs* : L'homme, qui vient de quitter l'adolescence, plein de rêves ambitieux va quitter la



ÉTUDE

route où la foule gravite, pour suivre le défilé, enserré entre des montagnes escarpées, qui mène aux joies d'exception ; au fond, il aperçoit le rayonnement, auquel seul atteint celui qui a franchi ce défilé, et plein de volonté il va y engager son pied ; sans se soucier de la misère, debout derrière lui, qui le guette, et le bâton levé s'apprête à le frapper, si son rêve, réalisé par d'autres, ne doit être pour lui qu'une chimère.

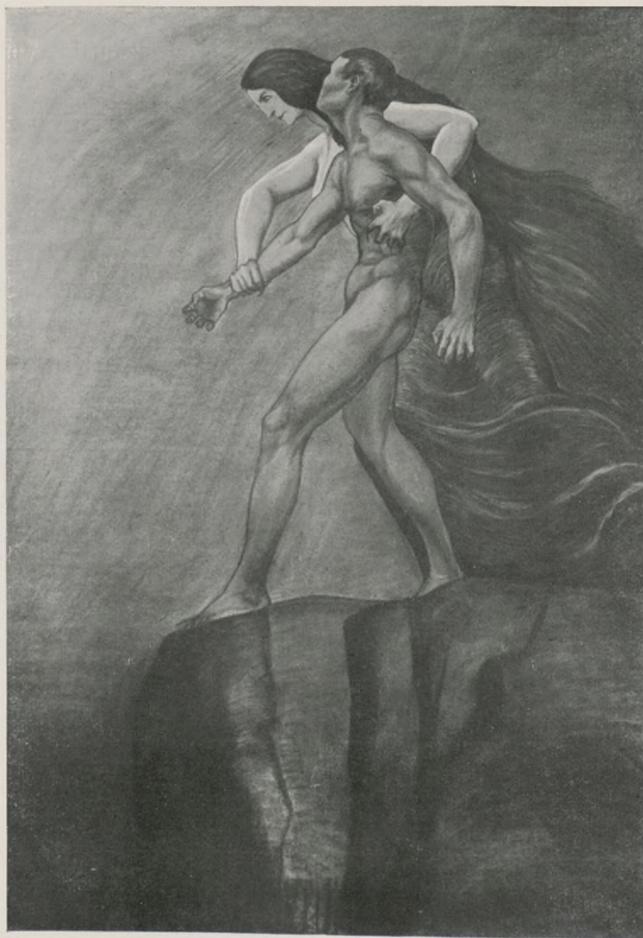
Dans le carton intitulé *La Passion*, M. Arnold Rechberg a exprimé le symbole de la détresse morale. L'homme, aveuglé, s'est laissé entraîner par la passion, tragiquement belle, mais d'une beauté fascinatrice, sans bonté, beauté fatale et violente, dont la caresse est une emprise et dont les doigts, dès qu'ils se

posent sur la chair, s'y enfoncent comme des griffes acérées. Et voilà que tous deux sont arrivés au bord de l'abîme ; elle, victorieuse, le pousse dans la mort ; lui, vaincu, tourne encore vers elle un regard aimant ; il n'a même plus la force de désespérer ! La voir encore un seul instant, et la chute dans la nuit sans fin lui paraîtra douce ! Autour d'eux, le paysage est désolé et grandiose : on devine que nulle parole ne vibre, que nul cri ne retentit ; il n'y a qu'un geste, mais le geste est tout un drame, un drame terrible, que l'artiste a synthétisé avec une grande force significative.

Je dirai de même pour l'austère composition intitulée : *Seul* ! C'est le deuil ! c'est l'intime déchirement de l'être : tous deux, lui et elle, avaient échangé les plus doux serments ; ils avaient si parfaitement uni leur destinée qu'ils n'avaient plus qu'une seule âme. Ils avaient, au printemps de leur vie, fait des rêves ensoleillés, et ils avaient connu, aux bras l'un de l'autre, les tendresses paradisiaques ; mais un matin, l'épouse aimée ne s'est plus éveillée, sa lèvre est demeurée muette, son bras s'est raidi, insensible à l'étreinte ; son cœur a cessé de battre. Et voici que des hommes, au pas rythmé, l'emportent, pâle et calme, dans le cercueil qui pèse à leurs épaules. Ils traversent une plaine, et les corbeaux croassent au passage du sombre cortège, et le vent agite la cime des arbres ; derrière eux, l'époux marche ignorant s'il est vivant lui-même, ou s'il est le jouet d'une hallucination. Pourtant, son regard attaché sur le douloureux coffre, le rappelle à l'horreur de la réalité, et plus lourde est l'angoisse qui l'étouffe, plus profond est le déchirement qui se fait en son être ! Voit-il la nature qui l'entoure ?



ÉTUDE



LA PASSION

Entend-il son murmure, le murmure de la sève en travail ? Dans l'air qu'il respire, sent-il la vie qui passe, la vie, éternelle faiseuse de lendemain ? Non ! Il ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien ; il est seul, seul ! Et ses mains se crispent d'un muet désespoir.

Pourtant, dans un autre carton, le désespéré a rencontré, tout radieux de bonté, le Galiléen qui voulut se montrer à lui, et il est tombé à ses genoux. Et la douce parole de celui qui ressuscita Lazare et rendit la vue aux aveugles, a rasséréné son âme désemparée. Comme il le regarde avec des yeux qui demandent pitié, et comme Jésus le regarde avec des yeux d'une sublime tendresse ! Lui a-t-il dit que plus loin que la vie terrestre, il y a une autre vie où l'on se retrouve ? Lui a-t-il fait

sentir qu'autour de ceux qui demeurent, l'âme des absents vient parfois planer, ailes invisibles dont les battements sont un souffle rafraîchissant à nos fronts en fièvre ? « Que la paix soit avec toi, ô mon fils ! » Et le désespéré a senti sur sa blessure aiguë, couler un baume divin.

Mais je ne veux pas plus longuement analyser les œuvres de M. Arnold Rechberg : ce que j'en ai dit suffit à montrer la force de pensée qu'il y manifeste, dans une expression d'art qui est bien à lui, qui a de la volonté, et une certaine rudesse qu'il atténuera peut-être au cours des années. N'oublions pas que M. Arnold Rechberg n'a pas encore trente ans, et que dans la voie où il s'est engagé, on ne rencontre guère d'hommes de son âge.

Philosophe, il l'est autant qu'artiste, et si parfois il fait un buste, comme celui de Paganini, ou des portraits d'une simple et vivante expression, pour se distraire, il revient plus assidûment à ses problèmes moraux dont il cherche — et dont il trouve — l'écriture plastique. J'ai dit qu'il avait beaucoup travaillé l'art antique ; il semble que dans son étude il ait eu le souci de comprendre en quoi cet art antique était la réalisation de la théorie exposée si éloquemment par Lamennais.

« L'Art humain, a écrit Lamennais, n'est qu'un rayonnement de l'Art, si on peut le dire, de Dieu même. Il suit de là

que le Beau impliquant deux choses, le Vrai et la forme qui le manifeste, l'Art implique également deux choses, le modèle idéal et la forme extérieure dans laquelle il s'incarne, le fini et l'infini : l'infini, puisque le modèle, qui n'a d'existence que dans l'unité divine où l'esprit le découvre, est inséparable de cette unité infinie et participe de son essence ; le fini, puisque la forme qui le rend accessible aux sens est limitée nécessairement. La forme n'a donc de valeur possible que celle qu'elle emprunte du modèle qu'elle réalise au dehors ; lui seul la détermine, et sa beauté dérive de la sienne. Sitôt qu'elle s'en sépare, n'ayant plus en soi de principe de vie, elle devient un corps inanimé, une sorte de cadavre dont les traits peu à peu s'effacent, se décomposent, s'altèrent et blessent la vue qui les repousse avec dégoût. »

Et dans l'œuvre réalisée de sa jeune carrière, je découvre l'application de cette loi. Certes, je suis convaincu que M. Arnold Rechberg a des progrès à faire ; qu'il assouplira sa ligne, qu'il mettra un peu plus de sourire dans sa conception, grave pour l'heure obstinément ; je suis convaincu même qu'il rencontrera des adversaires violents, pour battre en brèche son esthétique très spéciale. Mais on ne peut dénier une grande noblesse à son effort et ce serait vouloir paraître aveugle que de refuser à son talent déjà si robuste, si mûr, l'espoir du plus brillant avenir.

L. ROGER-MILÈS



LE PARADIS PERDU (Tête commencée en marbre)



LUCIFER



Le Musée d'un Chef de la Sûreté



PAR M. F. GORON

Du bâton que nous avons vu jouant un très grand rôle dans l'organisation policière de toutes les époques, nous passerons maintenant à tous ces instruments de coercition, suspendus au mur de mon cabinet :

Chaînes lourdes et légères, menottes de tous les pays, cabriolets, cordelettes, ligottes, etc.

Je vais essayer de vous expliquer comment, après avoir arrêté les malfaiteurs, ce qui ne se fait pas sans coûter quelquefois cher, même la vie, aux opérateurs, la police les ayant pris, cherche à les garder, car, sauf les vagabonds et les mendiants, la plupart des individus appréhendés ne demanderaient qu'à fausser compagnie à Messieurs les représentants de la police, qu'ils s'appellent gardiens de la paix, inspecteurs, alguazils, vigilantes, constables, carabiniers ou gendarmes.

Pas plus que pour les bâtons, je ne procéderai avec un ordre parfait ne pouvant pas trop m'étendre du reste.

Voici d'abord le cabriolet moderne, d'une simplicité biblique, jointe à une adorable efficacité.

C'est une vulgaire cordelette, souvent en ficelle de fougère, parfois en simple boyau comme les cordes de violoncelles ou de contrebasses et terminée à chacune de ses extrémités par un petit bout de bois en forme d'olive allongée, non sans quelque analogie avec le « fil à couper le beurre ».

Je n'ai pas à expliquer la façon dont on se sert de ce joujou, tout le monde étant à même de s'en rendre compte sur la voie publique.

Un quidam est pincé en train de commettre un méfait ou bien recherché pour une cause quelconque, il est reconnu ; l'agent en uniforme ou en pékin qui lui met le grappin dessus, débute généralement par le prier, avec cette exquise urbanité que l'univers envie à ces braves soldats de la loi, de lui faire un pas de conduite jusqu'au poste, voire même au commissariat, puis en cas de « rouspétance »... tire avec dextérité, de sa poche, l'objet précité et lui entoure non moins vivement le poignet — et les voilà partis tous les deux, main contre main, comme une véritable paire de copains.

Pas de danger que le bonhomme résiste, l'agent tenant les

deux olives entre ses doigts et serrées fortement dans le creux de sa main, n'aurait qu'à tordre un peu et réduirait instantanément l'autre à l'impuissance.

Parmi les moyens que je qualifie de très simples, on emploie aussi, pour ligotter un prisonnier, un autre truc encore plus simple et plus primitif.

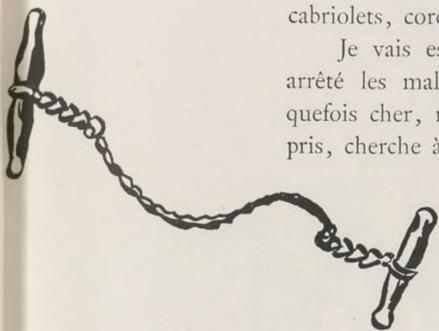
On entoure, sous ses vêtements, deux fois la taille de l'individu, avec une modeste ficelle qui vient ensuite lui prendre et lui serrer d'assez près les poignets ; cela évite de le toucher et certainement il n'aura pas la velléité de tenter une fuite impossible.

Notre homme n'a qu'à mettre dans les poches de son pantalon, ses mains dont les minces liens sont dissimulés par les manchettes et le bas du gilet et le tour est joué. Son amour propre, s'il lui en reste, est sauf gardé ; personne n'y voit que du bleu. C'est dans cet équipage que je conduisis un beau matin, il y a une quinzaine d'années, à la gare de l'Est, afin de l'emmener en province pour une confrontation, un certain Mathelin qui avait étranglé un jardinier et l'avait ensuite pendu dans le bois d'Esblay.

Autant qu'il m'en souvient, j'étais très pressé comme presque toujours et mes agents n'avaient pas trouvé de sapin à la porte de mon cabinet quai des Orfèvres. Nous avions donc pris un omnibus, celui de « Montrouge-Gare de l'Est » passant devant la « Tour Pointue », mes inspecteurs, mon assassin et moi. Eh bien, tout le long de la route il observa une tenue impeccable, malgré la position de ses mains quelque peu négligée pour un vrai gentleman.

Mathelin échangea même un court et aimable colloque avec une vieille dame qui lui faisait vis-à-vis et dont il avait effleuré la bottine par mégarde. Quelques mois après, encore un matin de très bonne heure, le pauvre diable était ligotté d'une façon un peu plus vigoureuse par feu M. Deibler père.

Si je décris le chapitre des menottes, je serai vraiment



DESSINS
DE PAUL DESTEZ

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



FIGARO ILLUSTRÉ

obligé de trop m'étendre car il y en a des variétés à l'infini. Je ne puis guère cependant me dispenser d'en indiquer quelques-unes.

La menotte la plus connue est la chaîne d'un mètre ou d'un mètre et demi de long dont les maillons sont fait de fil de fer assez fin triplé et quadruplé; les poignets du prisonnier sont entourés par les deux extrémités arrivant à former bracelets fermés à l'aide de cadenas.

C'est ce que les malfaiteurs dans leur argot appellent le chapelet de Saint-François.

Cette menotte est souvent employée par les gendarmes, il n'est pas rare encore aujourd'hui de rencontrer sur les routes un individu attaché de la sorte marchant à pied entre deux braves Pandores à cheval; c'est un malfaiteur, quelquefois même un simple vagabond, que les soldats de la loi conduisent à la « résidence », comme ils disent, et faisant l'objet d'un procès-verbal portant toujours la mention traditionnelle: « Revêtus de notre uniforme et conformément à l'ordre de nos chefs ». Ce papier de la maréchaussée se terminant toujours ainsi: « Fait et clos les jour, mois et an que dessus ».

Puïque je parle des moyens les plus simples de ne pas lâcher les gens quand les agents de l'autorité les ont arrêtés, je ne puis me dispenser de mentionner ce que l'on appelle le « coup des bretelles ». Quand un individu est récalcitrant et qu'on se trouve dépourvu de ligottes, de menottes ou de chapelets de Saint-François, on enlève les bretelles et la ceinture du sujet, suivant le cas et l'on arrache le bouton principal ou l'agrafe du pantalon; de cette façon si l'individu tente de s'offrir une course de vitesse, ce mode de sport lui est interdit, attendu qu'à moins de laisser tomber son inexpressible sur ses souliers et d'aggraver son cas par le délit d'outrage public à la pudeur, il est obligé, en marchant entre les gendarmes, de retenir son pantalon avec les deux mains.

Je ne dirai qu'un mot de la double chaîne, semblable au chapelet de Saint-François, sauf qu'elle est double et permet d'accoupler deux inculpés comme deux chiens de chasse. A mon grand regret, je ne trouve pas d'autre terme de comparaison.

Les menottes les mieux conditionnées sont celles que les Américains ont employées les premiers. Ce sont de véritables bracelets d'acier plein, fermés à l'aide d'une clef et réunis par une chaîne très courte, obligeant le prisonnier à tenir les mains en avant sur son ventre. Ces bracelets affectent différentes formes et certains sont munis de crans pour élargir ou resserrer, suivant la grosseur des poignets.

De l'Amérique du Nord, pays d'origine, ces joujoux se sont propagés dans diverses républiques de l'Amérique du Sud, en Angleterre, etc...

C'est entravé par ces menottes que les Cubains livrèrent Eyraud, l'assassin de l'huissier Gouffé, à mes agents, qui allèrent le chercher à la Havane.

On ne se sert plus guère aujourd'hui des poucettes, petit instrument en fer servant à maintenir les pouces dans deux ouvertures et que l'on serre ensuite à l'aide d'un écrou à oreilles auquel on adapte un cadenas.

Cet instrument est devenu suranné.

Cette immense chaîne, fort lourde, munie aux deux

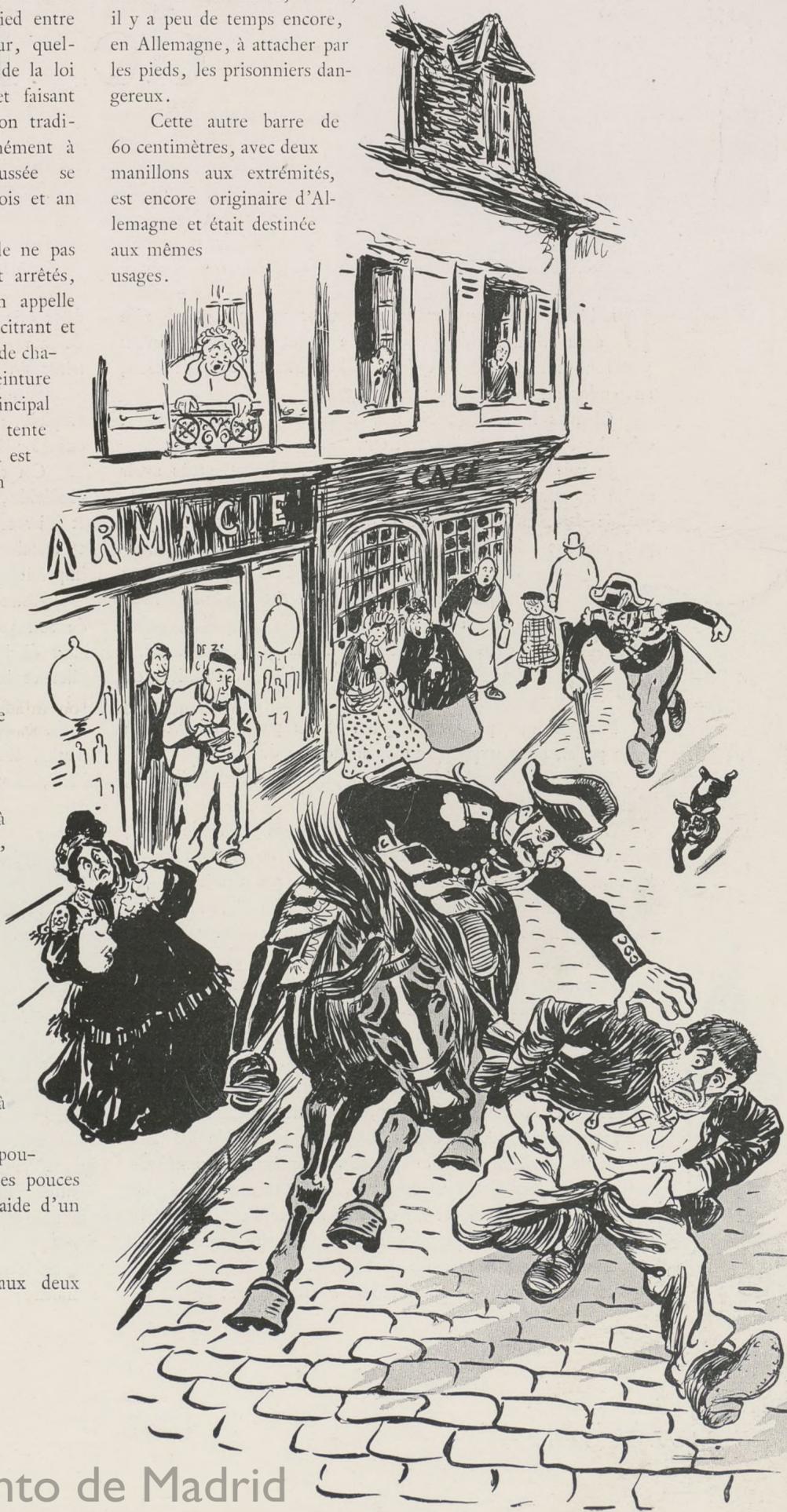
extrémités de cette grosse manicle et au milieu de cet anneau de douze centimètres de diamètre, vous croyez peut-être qu'elle est du moyen âge? Détrompez-vous.

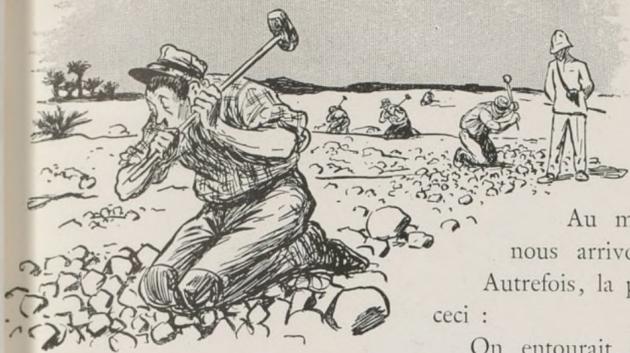
Il y a à peu près dix-huit ans, un banquier qui avait joué la « fille de l'air » et avait traversé la Manche, me fut ramené d'Angleterre à Calais où j'allai le cueillir; il avait les deux pieds cerclés par les deux manicles et le ventre entouré d'une forte ceinture de cuir à laquelle était fixé le gros anneau dont je viens de parler.

Si j'ai conservé cette chaîne, c'est que les agents anglais en avaient oublié les clés et que ne voulant pas perdre du temps à chercher un serrurier dans la ville, je m'empressai de faire monter enchaîné de la sorte mon financier dans un compartiment spécial, direction de Paris.

Cette autre grosse chaîne, avec ses gros anneaux si forts aux extrémités, servait, il y a peu de temps encore, en Allemagne, à attacher par les pieds, les prisonniers dangereux.

Cette autre barre de 60 centimètres, avec deux manillons aux extrémités, est encore originaire d'Allemagne et était destinée aux mêmes usages.





Au milieu de toute cette ferraille, nous arrivons à la Barre de Justice.

Autrefois, la peine des « fers » consistait en ceci :

On entourait la taille du condamné d'une ceinture de fer reliée par une chaîne, également de fer, à un anneau qui cerclait la cheville.

Dans le cas où le condamné encourait une aggravation de peine, par mesure disciplinaire, on fourrait le cou du patient dans un carcan de fer scellé au mur et lui interdisant tout mouvement.

La durée de cette faction dépendait de la bonne volonté de ses tourmenteurs, généralement peu pressés, occupés ailleurs et oubliant quelquefois leur patient.

Et cela n'empêchait pas certains de ces malheureux de déguerpier, lassés de ce système ferrugineux qui était souvent applicable à perpétuité.

On m'affirmerait qu'un graissage de patte bien senti, au guichetier, ne devait pas toujours être étranger à ces fuites fantastiques, que j'inclinerais facilement à le croire.

La loi du 28 septembre 1791 réduisit la durée maxima de la peine des fers à seulement vingt-quatre ans. C'était gentil de la part de la Loi, mais encore passablement coquet.

Quelques jours après, le 6 octobre, nouveau progrès : remplacement administratif du mot « fers » par celui de « galères » — c'était bonnet blanc et blanc bonnet — simple poudre aux yeux, comme cela s'est fait hier, se pratique aujourd'hui et se fera demain pour la satisfaction des badauds.

Il n'y avait que le qualificatif de modifié. C'est comme de nos jours, si vous le voulez; la police municipale qui a changé le nom de brigades centrales en celui de compagnies de réserve.

Donc, il n'était plus question, bureaucratiquement s'entend, du supplice des fers; mais, treize jours plus tard, nos excellents philanthropes législateurs se rattrapèrent et maintenaient cette punition sous le nom de « fers » pour les militaires et assimilés.

Toutefois, on stipulait qu'ils ne pourraient être infligés que par un conseil de guerre et non par le caprice et la rancune d'un officier.

Cette nouvelle édition des fers se dénommait aussi plus vulgairement « le boulet », parce que les gens honorés de cette distraction en traînaient un, pour se distraire, attaché au pied.

Il fallait des cas très graves pour motiver cette répression plutôt féroce : pillage, maraudage, dépouillement des morts, insubordination, trahison et autres peccadilles...

A notre époque dite de progrès, cette peine infamante a disparu pour faire place pour les militaires, aux travaux publics, sorte d'exercice consistant à casser des cailloux et à faire des terrassements par la pluie ou sous un soleil torride, sous la surveillance de gardiens dépourvus de toute aménité, experts dans l'art d'imaginer et d'appliquer de singuliers procédés de répression parmi lesquels cette excellente « crapaudine » qui, si elle a disparu aujourd'hui, existait encore il y a peu d'années.

On connaît le procédé : Ficelé comme un paquet, le menton entre les genoux, l'homme migeotte au soleil ou au fond d'un silo; cela dure assez longtemps, sans qu'on s'occupe trop de savoir si le malheureux ligotté souffre de la faim ou de la soif.

Vous croyez que les travaux publics, remplaçant les fers, ceux-ci étaient passés à l'état de souvenir?

Ah bien, oui! — A moins d'une sup-



pression récente et sérieuse que j'ignore, ils doivent encore être appliqués, et sous leurs noms, dans la marine. Je puis en parler moi-même avec quelque compétence, ayant eu l'occasion d'en tâter pour mon compte personnel; je dirai tout à l'heure dans quelle circonstance.

C'est dans le faux pont et généralement sous le gaillard d'avant qu'on installait l'instrument dit « barre de justice ».

Cela se composait d'une longue tige de fer dont la longueur varie et dont le diamètre est d'environ 0 m. 02. Sur cette barre courent des manilles dans lesquelles l'homme puni passe la cheville. Les barres ordinaires ont environ 2 mètres; un cadenas fixé aux extrémités empêche ces manilles de sortir. En un mot, le matelot a la cheville encastrée dans la manille. Il est assis ou couché, à sa volonté.

Suivant l'importance de la punition, la manille ou boucle est appliquée à un ou deux pieds. La plupart du temps, le marin n'est condamné à la broche (c'est ainsi qu'on l'appelle dans l'argot des matelots) que pendant quelques jours.

Pour parler de mon cas, c'est à l'époque très lointaine, hélas! où je servais ma patrie comme soldat d'infanterie de marine. Au cours d'une traversée, comme je n'arrivais pas à trouver mon hamac qu'un autre « marsouin » m'avait chipé, on m'adjugea, sans crier gare, une heure de fer.

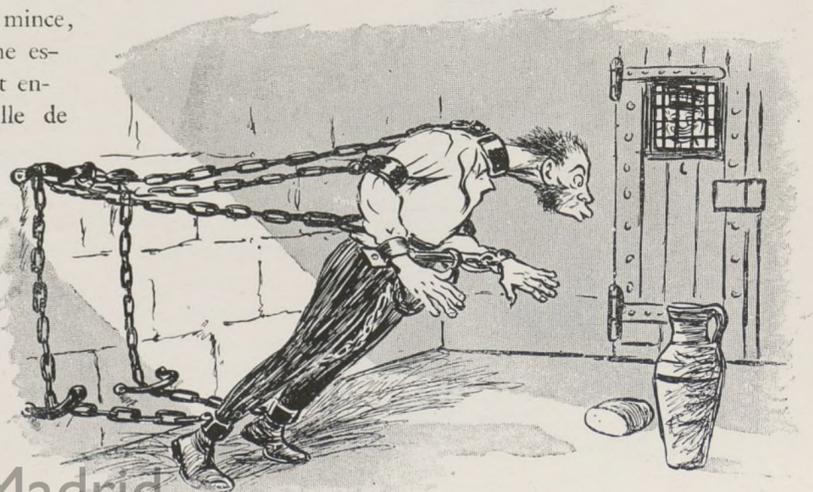
Naturellement, je m'inclinai sans murmurer, ne pouvant faire autrement, du reste, ayant l'habitude de ne jamais me rebiffer contre l'autorité supérieure, attendu que cela ne sert à rien. J'allai donc m'embrocher moi-même.

Au bout d'un quart-d'heure, mon capitaine, qui était un brave homme, vint me délivrer.

Jetons maintenant, si vous le voulez bien, un coup d'œil rapide sur quelques bibelots en usage à l'étranger.

Nos amis les Russes ont leur knout national qui, officiellement, a été retiré de la circulation. C'est entendu; seulement, si on voulait se donner un peu de peine, on trouverait facilement quelques fouets de ce genre en pleine activité.

Il y en a de plusieurs modèles, différant par de petits détails, mais le fond ne varie pas. C'est une lanière longue, mince, recuite dans une essence spéciale et enduite de limaille de fer, ce qui la rend plus dure et plus lourde.





Les deux bords, amincis exprès, se replient sur eux-mêmes, ce qui forme une rainure, sauf au bout que tient l'exécuteur.

A l'autre bout, un crochet de fer. Vous saisissez comme c'est gentil!

La partie creuse de la rainure s'abat ou s'abattait, comme vous voudrez, sur le dos du patient où ses bords forment ou formaient couteau.

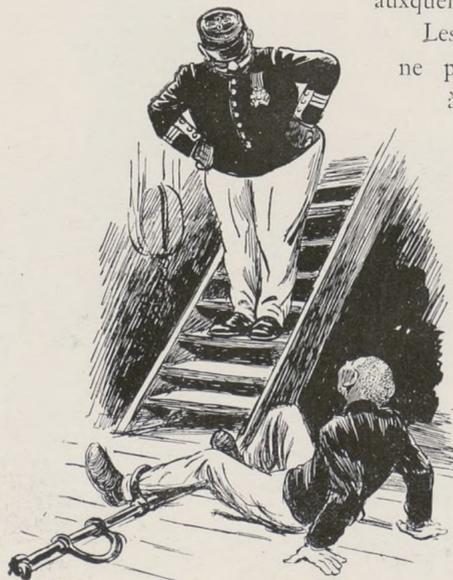
Il est arrivé souvent que des gens sur la peau desquels on travaillait ainsi, faussaient compagnie, sans demander si c'était légal ou non, et filaient dare-dare vers un monde meilleur, alors qu'on les supposait simplement évanouis.

Autre genre de knout. Un manche court tenant une lanière dont le milieu à peu près est occupé par un très gros anneau de fer et qui se termine par des languettes de cuir ornées chacune d'une balle de plomb.

Le troisième modèle, le « plet », du poids de 5 à 6 livres. C'est un bâton court, emmanché à trois fortes lanières terminées aussi par des balles. A chaque fois, le patient a la douce illusion de recevoir simultanément trois solides coups de matraque. Cet instrument s'emploie ou s'employait pour les méfaits assez peu graves, notamment pour des petits vols.

Messieurs les Anglais ont leur chat à neuf queues, sorte de fouet qui se compose d'un manche, de neuf bouts de ficelle très finement cordés et terminés chacun par un nœud. Les ficelles du chat à neuf queues qui se trouvent dans ma panoplie sont serrées à leur extrémité par un fil très solide qui les empêche de se déborder et qui, en même temps, doit produire un effet fort désagréable sur la peau des malfaiteurs auxquels on applique le châtimeur.

Les Anglais, très modestes, préfèrent qu'on ne parle pas de ce fouet, et ce n'est pas à cette époque d'entente cordiale que j'insisterai. Du reste, le chat à neuf queues ne s'applique plus aujourd'hui, en Angleterre, qu'aux auteurs des attaques nocturnes et des vols à main armée. Il paraît, d'après ce que m'ont toujours dit les magistrats et les policiers anglais, que les résultats sont très « satisfaisants. »



Aujourd'hui, à Paris, nos « apaches » trouvés porteurs de pinces-monseigneur et de fausses clefs sont arrêtés par nos braves agents, qui tous les jours risquent leur peau pour la répression du crime, et, le lendemain, après un petit interrogatoire sommaire, on trouve ledit apache sur les « fortifs » ou les boulevards extérieurs, en train de combiner quelque coup du Père François ou de s'exercer au jiu-jitsu pour mieux assommer les « flics », comme ils disent.

Il me semble bien, et je dis cela fort timidement, que si, de temps en temps, on pouvait faire usage du chat à neuf queues, le résultat serait « très satisfaisant » aussi bien en France qu'en Angleterre, mais je sais bien que j'en serai pour mes regrets et qu'avec nos lois d'humanitarisme exagéré, nous verrons encore longtemps les Apaches, les caroubleurs, cambrioleurs, monte-en-l'air, etc..., venir le lendemain de leur arrestation, réclamer d'un air narquois, au commissaire de police qui les aura envoyés au Dépôt, un couteau soi-disant oublié au bureau.

Espérons toutefois qu'en les remettant en liberté, les magistrats ne leur rendront pas leurs revolvers, leurs couteaux à virole et leurs pinces-monseigneur.

Je crois que c'est le maximum que nous puissions espérer.

M. F. GORON



terrible, les tréteaux d'un pied fou, crie dans l'ironie atroce du refrain : « *Il n'est bonheur que d'être amant !* », toute la souffrance d'une bête sauvage à qui, vivante, les mâts déchirent d'un seul coup les entrailles.

Et le voici revenu vers la maison première, la maison qui toujours accueille, abrite, et qui console parfois. Emma, la calme amante maternelle qui l'attendait, a maintenant les cheveux gris. Hélas, peut-elle être tout à fait heureuse, elle, puisque lui ne l'est pas et ne l'a pas été, puisque ce retour au village est une agonie de chimère ayant ployé ses longues ailes et se couchant devant les chenets pour y mourir au mois des morts?... Il rentre comme tous les soirs du café de la Mairie où tous les jours il joue aux dominos. Ils vont souper, comme de braves bourgeois... Un accès de toux l'abat dans son fauteuil de vieux... Alors, s'évoque peu à peu le passé mal enseveli, la Bohême lointaine, Cigalon, la petite cigale, morte de danser demi-nue sous la pluie glacée des hivers, Lizanne disparue à jamais, la Gloire sublime inaccessible, la proie et l'ombre en même temps perdues, le dernier couplet de la chanson qu'on chantait au départ joyeux, radieux... Un écho, un rayon... Phébé luit, le ciel est plein de vapeur blonde et de brume d'argent, et la maison sommeille. Alors, mourant, grelottant, halluciné, il pousse la porte, il marche sous la neige qui tombe et couvrira bientôt la trace de ses pas, il gravit un instant le chemin désolé qu'il prit jadis, un clair matin resplendissant d'avril, avec « *Pessaim chantant d'istrions en voyage, — dont le groupe dégrut derrière le coteau* », il chancelle, il s'en va par la route infinie...

J'ai bien mal rapporté cette légende adorable et poignante. Mais comment suggérer le charme d'un poème et le parfum d'une fleur ? Comment dire la tendresse secrète qui enveloppe cette figure d'ami-poète trop chimérique, comme d'une présence diaphane d'ange gardien ? Comment traduire l'immense pitié qui plane sur cette misère d'un compagnon aimé et sur le malheur pareil de ses frères ignorés ? Car la pièce de Catulle Mendès n'est pas l'histoire anecdotique de la vie d'Albert Glatigny ; elle est le drame essentiel de la Bohême. Elle n'est pas une apothéose, et n'est pas une satire non plus. Elle est une éloquente, une lyrique excuse. Elle fait comprendre le martyre de l'illusion stérile et toucher la douleur au fond même de l'ignominie. Elle montre surtout toutes les immondices lavées par une larme pure, tous les Morvieux rachetés par un Glatigny, victime expiatoire dont l'innocence et la torture méritent le salut éternel de tant de têtes lamentables. Elle est justice, étant indulgente ; quelque chose comme un large cantique pour le repos de l'âme d'une race de l'humanité.

Jamais aussi, dans aucun de ses drames, Catulle Mendès n'a fait s'exalter plus d'espoir, sourire plus d'enfantine bonté, ni sangloter plus de détresse qu'en cette « œuvre de jeunesse faite après » selon sa propre expression, cette œuvre écrite en moins de deux mois l'année dernière, en quelque sorte improvisée.

Citer des scènes, des tableaux ? A quoi bon ? Mieux vaudra lorsque nous aurons ajouté que M. Tarride qui incarnait Glatigny a fait preuve en ce rôle d'une souplesse comme d'une puissance, d'une sensibilité comme d'une intelligence admirables ; que Mlle Marguerite Brésil fut bien jolie, Mlle Thomassin bien touchante, Mlle Bellanger bien mélancolique, Mlle Ventura fort éclatante ; que toute l'interprétation confiée à des artistes comme Mlle de Miramon, MM. Dorival, Janvier, Brou, etc., fut excellente ; les décors de MM. Moisson, Maréchal, Paquereau, d'un effet saisissant, les costumes dessinés par M. Maurice de Lambert pleins de goût, la mise en scène pleine de mouvement ; — mieux vaudra, plutôt que de le trahir encore, ne plus songer qu'à la joie d'entendre fêter par le public de chaque soir, le chef-d'œuvre le plus généreux de notre maître d'enthousiasme.

CHARLES DUMAS



CANAL DE MARANS. — Aquarelle de M. L. DUVAL-GOZLAN, d'après son tableau du Salon des Indépendants.

Les Beaux-Arts

SERRES DU COURS-LA-REINE : SALON DES INDÉPENDANTS ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

La société des Indépendants, dont l'effort s'est imposé à la longue à l'opinion, a ouvert dans les serres du Cours-la-Reine, son vingt-deuxième salon, et le catalogue accuse un nombre d'œuvres exposées qui dépasse cinq mille envois. Ce nombre excessif et la qualité de beaucoup d'exposants nouveaux à la société m'obligent à une réflexion.

On sait que le principe de la société des Indépendants est d'exposer les œuvres de ses sociétaires, sans que ces œuvres soient préalablement soumises à un jury ; or parmi les exposants d'aujourd'hui, il en est pas mal qui acceptent parfaitement le fonctionnement d'un jury aux autres salons. Je me demande comment il se fait qu'ils soient indépendants au Cours-la-Reine et qu'ils ne le soient plus au Grand Palais. Si la société des Indépendants où le public des amateurs fréquente assidûment depuis quatre ans, ne veut pas être débordée, il faudra qu'elle songe sérieusement au moyen de résister à l'invasion. Sans quoi, dès qu'il sera avéré qu'on y rencontre les exposants des autres salons, le public, surmené par des centaines d'expositions particulières annuelles, ne tardera pas à s'en désintéresser. Ceci dit, passons dans les salles.

L'exposition est fort bien organisée, et la commission de placement, qui accomplit là une œuvre de fraternelle solidarité, s'est tirée avec goût des difficultés que présentait l'arrangement groupé d'un si grand nombre d'œuvres. Les deux serres sont divisées en travées latérales entre lesquelles la nef centrale est elle-même partagée en salles, marquées d'épines fixes, ce qui multiplie les surfaces où peuvent s'accrocher les tableaux. Quant aux rotondes qui s'arrondissent à l'extrémité de chaque serre, on y a dressé des épines en éventails, dont les surfaces s'offrent à un plus grand nombre d'œuvres.

L'exposition renferme des morceaux de premier ordre, aux tendances les plus diverses, des morceaux que l'on fera bien d'aller voir. Mais elle contient également de multiples horreurs, des fumisteries devant lesquelles les snobs vont se pâmer, et dont les auteurs doivent, en secret, s'amuser énormément. Il est évident — pour ne citer qu'une de ces fantaisies joviales, — que le tableau du célèbre Rousseau, *Les indépendants portant leurs tableaux aux serres de la Ville de Paris*, marquera comme l'une des plus extraordinaires bouffonneries que jamais ignorant ait laissé choir de son pinceau enfantin. C'est à la fois prétentieux et naïf, stupide et touchant de bêtise. On est secoué d'un rire irrésistible devant un si vaste procès-verbal de nullité, et l'on veut croire que le barbouilleur qui l'a rédigé est conscient de ce que cela vaut. Sans quoi, on se sentirait inquiet. Ce ne sont pas d'ailleurs de ces cocasseries qu'il convient de parler, mais des œuvres maîtresses accrochées au hasard des salles.

Au premier rang, il convient de citer les envois de Duval-Gozlan : ce sont d'exquis paysages, chauds de ton, sous des ciels vibrants, que le peintre a rapportés de sa campagne du dernier été : *Bords de la Sarthe*, le matin ; *Provence, Canal de Marans, Bords de la Cère* (Cantal), *Le soir, Bords de la Sèvre*, et deux vues de *La Rochelle*. Duval-Gozlan, depuis plusieurs années, évolue vers une notation simplifiée, qui s'accorde à merveille avec ses recherches de lumière. Il a, de la nature, une compréhension intelligente et émue, et ses œuvres sont de celles auxquelles les amateurs feront bien de s'attacher car, plus tard, on se les disputera. Sa technique très étudiée défendra ses toiles contre les surprises navrantes : il y a assez longtemps qu'il est sur la brèche pour qu'on puisse arguer de ses tableaux d'aujourd'hui, par l'état de fraîcheur où sont demeurées des œuvres de lui qui datent déjà de vingt ans. M. Lebasque, qui est en plein succès, expose des enfants dans des intérieurs tout à fait délicieux, et des fleurs d'un magique éclat. Celui-là également justifie avec ses œuvres personnelles l'intérêt grandissant qui nous attire à la manifestation annuelle de la Société des Indépendants.

D'autres paysages méritent l'éloge : MM. Albert Joseph, Ch. Martel, qui rapporte de curieuses notations de Venise, Jamot, Bixitrix, Madeline, Thibésart qui a mis de belles figures dans ses paysages, Alf.-M. Le Petit fils, dont les coins de nature sont traités avec vigueur, mais que ses recherches de couleurs et de lumière ont conduit à une synthèse un peu brutale : mais ce n'est là qu'une étape de son évolution, et il reviendra, sans nul doute, avec son talent consciencieux et son tempérament d'artiste doué, à une manière plus enveloppée ; MM. René Debraux, Ot. Friesz, Benoni Auran, Auguste Matisse, et ses marines d'un si beau caractère, Manzana, Eug. Delestre, dont un pastel surtout est une page d'un bel accent et d'une vision juste, Delfosse, Giran Max qui a une exposition des plus remarquables (un magnifique effet de neige, et des bords de rivière), Marcel Fournier, très en progrès, et qui précise avec délicatesse ses sensations, Huguenet, Luce, dont les esquisses ont une si particulière saveur, et qui est un coloriste de race.

Parmi les peintres de figures, on retiendra l'admirable étude de femme de M. Van Rysselberghe, les figures et les fleurs de M. Agard ; les délicieux feuillets de bretonnes de M. Dezaunoy, des aquarelles enlevées rapidement, avec une liberté surprenante, les scènes à costumes de M. Richard Ranft qui en ce moment évolue vers des tonalités un peu lourdes, sans perdre d'ailleurs ses qualités de charme ; une belle étude de nu de M. Paviot, les marchés de M. Piet, les impressions de courses de M. Lempereur ; l'exquise figure de femme, en chapeau bleu, de M. Picard-Ledoux ; les petits intérieurs de M. Valton, l'un des vénérés fondateurs de la société ; les scènes de la rue, envahie de foule, de M. Tarkhof ; le portrait de femme de M. Bréal ; les frises de M. Bernard

ÉLÉGANCE FÉMININE

Est-il permis de demander aux autocrates d'élégance qui nous gouvernent ou s'arrêtera leur fantaisie que l'on peut qualifier extravagante, encombrante et peu seyante, pour dire toute ma pensée en rimes très riches, qui nous impose sous le nom de chapeau, ces formes soulevées comme par un coup de vent, cassées comme par un coup de poing et surchargées de tout ce qu'une modiste désireuse d'écouler ses — rossignols — retrouve au fond des tiroirs.

Heureusement y a-t-il compensation dans un autre caprice de la mode qui nous rapporte les manches courtes et, à ce propos, un bon conseil en passant. Ce genre gracieux a des exigences et veut laisser voir de jolies mains bien blanches, aux doigts fuselés et polis, aux ongles brillants, à l'épiderme d'une douceur de soie. Si les mains n'ont pas toutes les qualités requises, il faut faire l'impossible pour leur donner l'aspect irréprochable dans lequel on veut voir un signe de race; mais l'impossible est facile puisqu'un modeste petit pot de *Pâte des Prélats* rend les mains aussi charmantes, aussi aristocratiques qu'on peut les rêver. Ce produit, spécial à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

Les plus vaillants et les plus coquettes éprouvent une crainte: celle des teintures que de trop nombreux exemples montrent dangereuses et ils se résignent à conserver leurs cheveux blancs précoces. Qu'ils se rassurent donc, qu'ils redevennent vite d'apparence jeune, car les teintures à base de Henné, de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, sont absolument inoffensives et donnent toutes les nuances en blond, en brun et en noir, si naturelles, si vivantes que l'œil le plus exercé ou le plus curieux n'y saurait rien voir d'anormal.

Quelques personnes redoutent aussi en bloc la poudre de riz, l'accusent de mille méfaits: d'être trop visible, de sécher la peau, d'y faire naître de petites écaillies, etc., etc., tout ce que produit, en effet, une poudre falsifiée, mais que n'occasionne jamais celle qui est pure de tout mélange douteux. Il en existe, heureusement, à commencer par le « Duvet de Ninon », d'une finesse et d'une fraîcheur exquises, d'une adhérence parfaite, qui rend à l'épiderme tout l'éclat velouté dont on s'enorgueillit à vingt ans. Propriété de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, le Duvet de Ninon, qui existe en quatre nuances: blanche, rose, naturelle et Rachel, vaut 3 fr. 75 et 4 fr. 25 franco. CHRYSANTHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléph. 231-24
Spécialité pour DEUIL

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux

10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchoutées mû
par 2 manivelles.

FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.

VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions Lille, 1902; Reims, 1903; St-Louis (Etats-Unis), 1904

Grands Prix

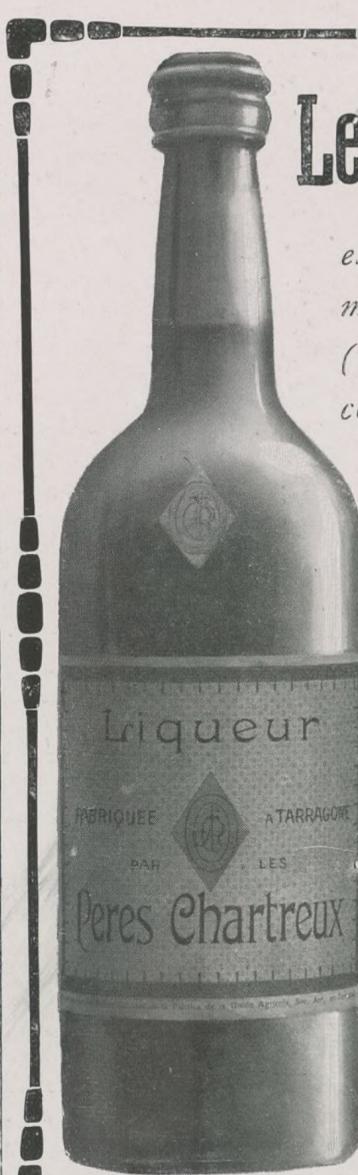
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67



RÊVE D'OSSIAN PARFUM PÉNÉTRANT

L. LEGRAND

11, Place de la Madeleine
PARIS



Les Pères Chartreux

expulsés de France fabriquent
maintenant à TARRAGONE
(Espagne) leur liqueur bien
connue.

+++ Cette fabrication se
continue selon les procédés
dont ils ont gardé le secret.

+++ La forme seule de la
bouteille a changé.

+++ Regardez-la bien pour
ne point la confondre.

+ C'est cette bouteille qu'il
faut exiger en demandant
la liqueur fabriquée à
Tarragone par les PÈRES
CHARTREUX.

Publicité et Clichés HUGUET, MINART & Co.
4, rue Scribe, Paris

Victor Raullin
vous prie de lui faire l'honneur
de visiter sa Collection de repro-
duction de Meubles et Bronzes
du XVII^e et XVIII^e siècle,
226, BOUL. St-GERMAIN

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
porcicat en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Ils se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincallerie

GOUTEZ
les délicieuses Conserves
MARQUE
"LA CALIFORNIE"
Étiquettes jaunes.
IMPORTATION DIRECTE
10, Faubourg Poissonnière, PARIS.
JUGEZ

Collection de M. D. SCHÉVITCH
Objets d'Art et de Haute Curiosité
ANTIQUITÉ, MOYEN AGE et RENAISSANCE.
TABLEAUX ANCIENS
Primitifs allemands, flamands, hollandais et italiens
Vente Galerie Petit, 8, rue de Sèze, du 4 au 7 avril.
Com.-Pris.: M^{rs} P. CHEVALLIER, 10, r. de la Grange-Batelière
Experts: MM. MANNHEIM, FÉRAL, MOLINIER.
Expositions les 2 et 3 avril, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^o 12, B^o Bonne-Nouvelle, Paris.

LES CAPSULES D'**APIOL**
DES DR^s
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4^o 50 F^o. Ph^o SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Pour Autos **PHARE B.R.C.-ALPHA** 1^{er} PRIX
à Berlin et à tous concours.

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermis sent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaites
pour la santé. — Approuvées par les célè-
bres médecins. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE: 6 fr. 35 FRANCO.
RATÉ, Ph^o 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^o SAINT-MICHEL;
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

AUTOMOBILES ELECTRIQUES
DININ VOITURES DE VILLE
A. DE MASSOL & Co
Seuls Concessionnaires pour la France
59, Rue de la Boétie, PARIS
Téléphone
58972

VOITURES DE TOURISME
PANHARD-LEVASSOR-DELAUNAY-BELLEVILLE
ET TOUTES GRANDES MARQUES

SERVICE "GUI" Terre de Fer imprimé en vert Empire sur
pâte blanche.

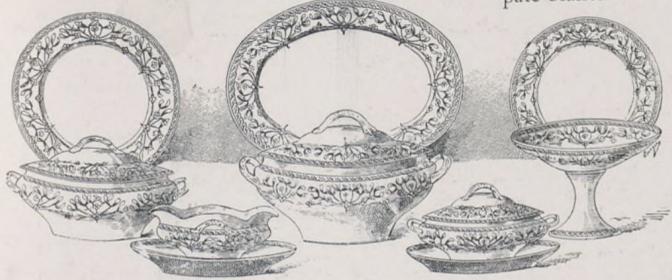


Table 12 couverts
74 pièces... 38 f.
Dessert 12 couverts
42 pièces... 20 f.

Adresser les Comman-
des AU GRAND DÉPÔT,
21, Rue Drouot, PARIS,
ou demander le Catalogue
spécial des Services de
Table, ainsi que les Nou-
velles feuilles d'Albums
colorées envoyées franco,
contenant les dernières
nouvelautés pour 1906.

BON
à détacher **POUR 5 FRANCS**
Unique Versement.
ON REÇOIT 22 NUMÉROS
de
25 MILLIONS de
Lots
Bons Panama, Congo, Turc, Presse,
Ville de Paris, Crédit Foncier.
72 lots
1 de 600.000^f — 6 de 500.000^f
3 de 300.000^f — 8 de 250.000^f
3 de 150.000^f — 15 de 100.000^f
plus: 9 de 50.000 fr., 4 de 50.000 fr., 9 de
25.000 fr., etc. Au total plus de 28 millions,
et l'on est co-proprétaire des 22 titres et l'on
participe pendant trois ans aux tirages. Le
journal indiquant les numéros gagnants sera
envoyé gratis pendant six mois. — Ecrire: M. DEGARDIN,
D^e l'UNION des TIRAGES, 20, rue La Bruyère, Paris.

CRÈME EXPRESS JUX

Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

SAVOY HOTEL — LONDON



LE FOYER DU RESTAURANT